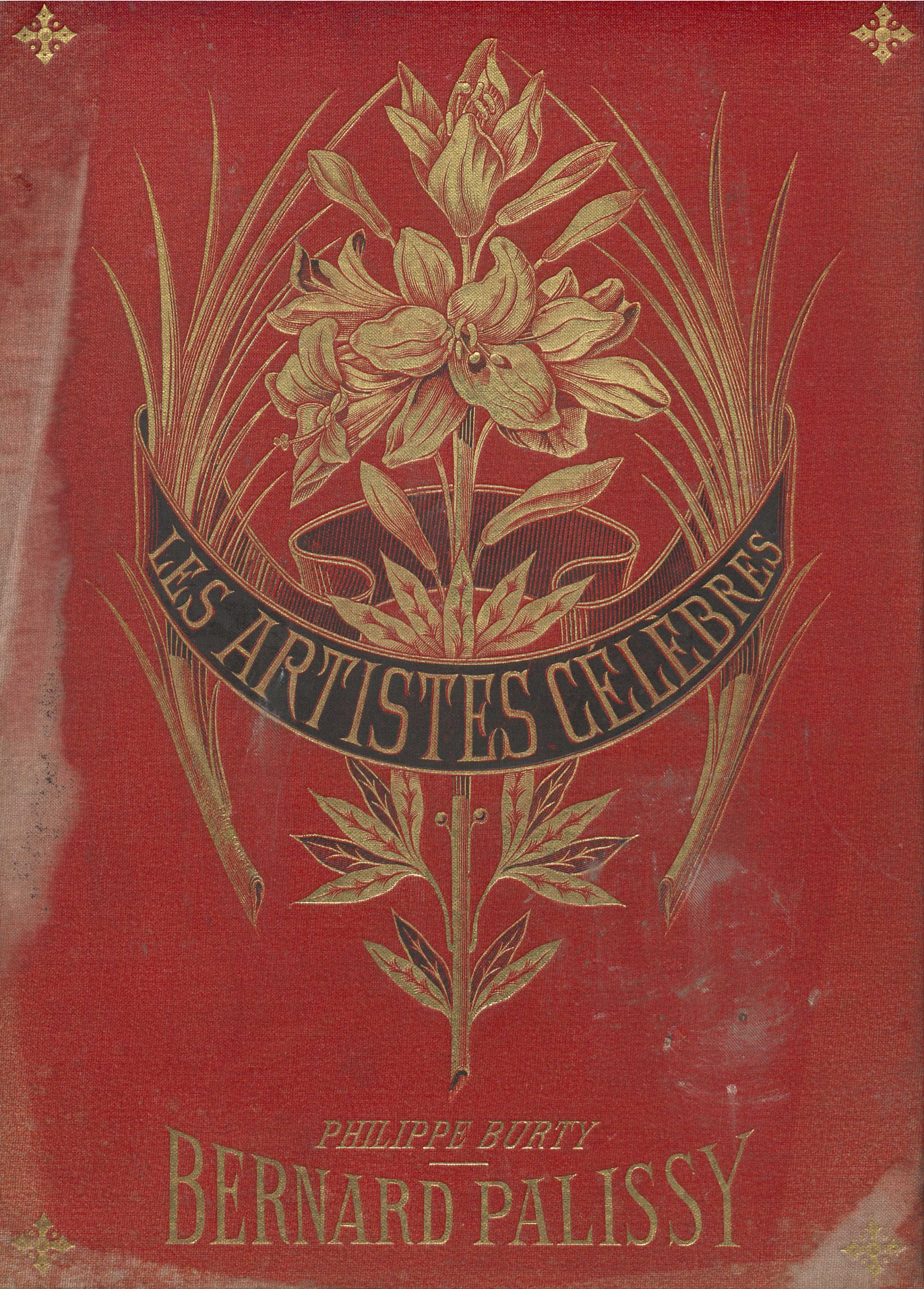

LES ARTISTES CÉLÈBRES
PHILIPPE BURTY
BERNARD PALISSY

Библіотека
А.И.СОМОВА

1178

CAUTION
MOLD DAMAGED

This item has received
treatment
3/2019
Please handle with care

№ 402

Printed in France

жень.

NK4210
.P3
B8
1886

LES

ARTISTES CÉLÈBRES

BERNARD PALISSY

PAR

PHILIPPE BURTY

Inspecteur des Beaux-Arts

LIBRARY OF
BES
BERNARD STARR

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART
J. ROUAM, ÉDITEUR
29, CITÉ D'ANTIN, 29

Frick Art Reference Library

ФУНДАМЕНТАЛЬНАЯ
БИБЛИОТЕКА
Ленингр. Университет.
Инв. № 260072

BERNARD PALISSY

CHAPITRE PREMIER

Résurrection de Bernard Palissy au XVIIIe siècle. — Renseignements sur la bibliographie de ses œuvres.

« Les Œuvres de Bernard Palissy, dont Mgr le Garde des Sceaux m'a confié la censure sous leur titre ancien de *Discours admirables de la Nature des Eaux et Fontaines, des Métaux, des Sels, des Pierres, des Terres, du Feu*, etc., sont de ces ouvrages rares et précieux que deux siècles ne peuvent vieillir, et qu'on saura gré à leur éditeur d'avoir remis au jour. Les recherches profondes de ce simple potier de terre, ses découvertes, ses idées sur la structure de la terre, et les notes savantes de leurs judicieux commentateurs, leur assurent une place distinguée parmi les meilleurs livres des naturalistes modernes. D'ailleurs, les principes qui y sont développés sont conformes à ceux de la philosophie et de la morale la plus épurée. »

Ce sont là les termes mêmes de l'*Approbation* que signait M. Adanson, membre de l'Académie royale des Sciences et de la Société royale de Londres, le 23 février 1775, pour être placée en tête des ŒUVRES DE BERNARD PALISSY, *revues sur les exemplaires de la Bibliothèque du Roi, avec des notes par MM. Faujas de Saint-Fond et Gobet* [1].

Il appartenait au XVIIIe Siècle, si curieux et équitable, de feuilleter ces pages déjà ensevelies dans l'oubli, et de proclamer qu'on y rencontrait la véritable explication de la formation géologique des terrains où ont

1. Faujas de Saint-Fond, lieutenant général et vice-sénéchal de Montélimart, composa avec passion les sommaires, observations, notes, etc. Gobet, secrétaire du conseil du comte d'Artois, fournit les recherches sur la vie de Palissy, les extraits des auteurs qui l'ont cité, et des notes. L'édition est de format in-4°. A Paris, chez Ruault, 1777.

b14448270

séjourné les eaux. Perrault (de l'Académie françoise), en 1674, citait comme probante l'opinion de Palissy : « La cause pourquoi les eaux se trouvent aux puits et fontaines est qu'elles ont trouvé un fond de pierre ou de terre argileuse qui peut tenir l'eau, et qu'il n'y a ni puits ni fontaines où il n'y ait dessous quelque terre argileuse, pierre, ardoise ou minéral, qui retiennent les eaux des pluyes quand elles auront passé au travers des terres. » Fontenelle, Jussieu, Buffon le lurent, et les savants allemands, le citant, regrettèrent que la misère l'ait porté vers la pratique de la poterie plutôt que vers les spéculations de la science, s'étonnèrent qu'avec l'absence d'instruction première qu'il confesse avec un certain orgueil, il soit arrivé à de si hautes conclusions. Buffon résuma l'opinion dans ces lignes, dont l'importance était considérable (*Preuves de la Théorie de la terre*, 1772) : « Un potier de terre qui ne savoit ni Latin, ni Grec, fut le premier, vers la fin du XVIe siècle, qui osa dire dans Paris et à la face de tous les Docteurs que les coquilles fossiles étoient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer dans les lieux où elles se trouvoient alors ; que des animaux, et surtout des poissons, avoient donné aux pierres figurées toutes leurs différentes figures, etc., et il défia hardiment toute l'école d'Aristote d'attaquer ses preuves. C'est Bernard Palissy, Saintongeois, aussi grand physicien que la Nature seule en puisse former un. Cependant son système a duré près de cent ans, et le nom même de l'Auteur est presque mort... Enfin les idées de Palissy se sont réveillées dans l'esprit de plusieurs sçavants. Elles ont fait la fortune qu'elles méritoient... »

Palissy avait un autre titre à l'attention : il avait ouvert le premier un cabinet, dans Paris ; et la mode était tournée aux cabinets de physique, de minéralogie, de coquillages, de mécanique, concurremment aux cabinets de tableaux, d'estampes, de marbres, de médailles, de coquilles.

Palissy n'avait-il pas confessé sa passion de curieux avec sa foi de savant ? Il légua imprimée, toute cette « Copie des escrits qui sont mis au dessouz de choses merveilleuses que l'Auteur de ce livre a préparées et mises par ordre en son cabinet, pour prouver toutes les choses contenues en ce livre (*Discours admirables, de la nature des eaux et fontaines*, etc.), parce qu'aucuns ne voudroyent croire. Afin d'esseurer ceux qui voudront prendre la peine de les venir voir en son cabinet, et les ayant veu, s'en iront certains de toutes choses escrites en ce livre. » Et il enregistrait des pierres de plâtre, de talc et d'ardoise ; d'autres

remplies de cailloux et diverses espèces de coquilles; du bois, des poissons, des fruits, réduits en pierre; plusieurs pièces de mines d'or et d'argent, une ardoise remplie de marcassites formées en façon d'un dé carré, deux pierres qui ont retenu la forme des herbes, et des poissons appelés sourdons, « desquels les Miquelets enrichissent leurs barrets ou chappeaux en venant de Saint-Michel en Xaintonge... » Déjà auparavant, dans le chapitre « des Pierres », il avait donné « le catalogue des dits tesmoins qui ont veu les choses susdites auparavant l'impression du livre ». Et ces « tesmoins », ces visiteurs intelligents qui, dans ce cabinet alors sans second, appelés par des affiches mises par les carrefours de Paris, préludaient à l'étude de la géologie et de la paléontologie; ces doctes et ces curieux, que Palissy triait en les taxant à la porte d'un écu, c'étaient les chirurgiens et les médecins les plus en vogue, de l'an mil cinq cent septante-cinq à septante-sept; les médecins de la reyne de Navarre, et Monsieur frère du roy, des médecins de Bourgogne, de Bretagne, de Normandie, du Poitou; Ambroise Paré, premier chirurgien du roy; des apothicaires, des prêtres, des gentilshommes, des avocats, Barthélemy Prieur, le sculpteur; des personnes « expertes aux arts et mathématiques ». Ces cours devaient être bien piquants, bien neufs et bien nourris, pour retenir un tel auditoire, car Palissy ne savait ni le grec ni le latin, n'avait lu les livres des philosophes pour apprendre des uns et contredire aux autres, et, comme il ajoute finement « qu'il savoit bien que s'il mentoit, il auroit des auditeurs forts en grec ou en latin qui lui résisteroient en face, et qui ne l'épargneroient point, tant à cause de l'écu qu'il leur avoit pris de chacun que pour le temps qu'il leur eût fait perdre... »

L'an III de la République française, au nom du comité d'Agriculture de Paris, le député de Saintes, Joseph Eschassériaux, prit l'initiative d'un projet qu'adopta la Convention : celle-ci déclara que « voulant récompenser le génie dans quelque siècle qu'il ait vécu, et Bernard Palissy ayant bien mérité de la Science et de la Nation, son buste serait commandé à un artiste et placé dans la salle des Séances ».

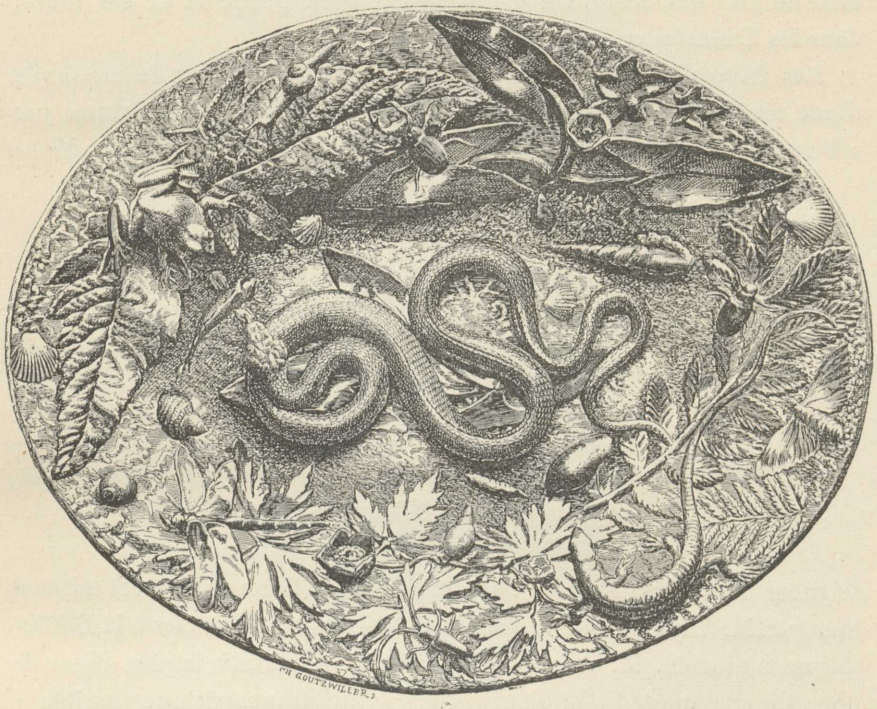
Ces hommages s'adressaient au savant. Si on ne lui conservait, dans les citations, que son titre officiel, c'était certainement sans se rendre grand compte de ce qu'il avait signifié. Le Dictionnaire de l'Académie, pendant le XVIIIe siècle, ne donne point le mot « figuline ». Voltaire, dans un de ses *Dialogues*, a écrit : « Un virtuose, potier de son métier,

qui s'intitulait inventeur des figulines rustiques du roi des Gaules... »; mais on sait que Voltaire eût mieux fait, pour sa mémoire de savant, de ne point citer Palissy. La mode n'était plus à la poterie. Les dernières années de la royauté virent s'accomplir un acte de vandalisme. En 1580, dans le bois de Boulogne, à petite distance de Paris, s'était élevé un château que des potiers italiens émérites, les della Robia, avaient revêtu de la plus éclatante parure, de tout un placage de marbres et de faïences peintes. L'œuvre du « tailleur d'ymaiges et esmailleur, Jerosme de Robia », le château de Madrid, était la plus franche des importations étrangères. Androuet Ducerceau nous en a transmis une image fidèle. Ce style, un peu plus « harlequin » que ne le pouvait admettre le goût français, avait choqué Philibert de Lorme. Le château était passé à l'état de document architectonite. Inhabité depuis cent cinquante ans, il avait souffert ; quelques milliers de livres eussent suffi à le maintenir comme preuve des élégances raffinées de François Ier. Louis XVI, en 1774 et en 1778, en décida la démolition ou la vente, avec celles des résidences de la Muette, de Vincennes et de Blois. La Révolution ne fit qu'acte de voirie en nivelant des ruines chancelantes.

La réhabilitation complète de Palissy fait partie du mouvement romantique. Du Sommerard fit voir aux belles dames, dans son hôtel de la rue de Ménars, où il s'essayait à se meubler tout dans le goût du Moyen-Age et de la Renaissance, les premiers plats et assiettes à reptiles; et ce fut Claude Sauvageot, violon à l'Opéra, et, dans les intervalles, collectionneur passionné et tenace, qui les recueillit avec le plus de suite. Il racontait, et la chose est croyable, qu'il en avait fait le prix aux marchands : il ne les prenait point au-dessus de quarante francs, et, encore, intacts ! Aujourd'hui, il faut ajouter un zéro pour les assiettes, et deux zéros pour les grands morceaux. On l'a vu récemment, à Londres, dans la vente Fountain.

En 1844, P. A. Cap publia chez Dubochet, en un volume in-12, les « *Œuvres complètes de Bernard Palissy*, Édition conforme aux textes originaux imprimés du vivant de l'auteur, avec des notes et une notice historique. » L'édition est devenue rare et mérite d'être cherchée. Elle est dédiée « à Monsieur Alexandre Brongniart, membre de l'Institut,

directeur de la Manufacture royale de porcelaine de Sèvres, professeur au Muséum d'histoire naturelle ». P. A. Cap lui disait, dans sa dédicace, qu' « en plaçant cette édition sous ses auspices, il avait pensé à réunir deux noms chers aux sciences comme aux beaux-arts, et auxquels la céramique moderne doit ses plus larges développements... » La notice historique est encore la plus instructive qu'on puisse lire, sauf un travail



PLAT A REPTILES, INSECTES ET HERBES AQUATIQUES.
(Musée du Louvre.)

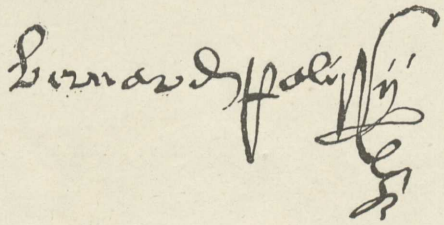
tout à fait sympathique et intelligent que M. Audiat a consacré à l'œuvre de Palissy, dans toutes ses divisions, à l'homme dans toutes ses vertus, au savant dans ses indications de précurseur.

M. Eugène Piot a donné l'*Art de terre*, avec des notes excellentes, dans le *Cabinet de l'antiquaire et de l'amateur*.

Nous avons à citer, parmi les éditions récentes, celle qui est sortie de chez les frères Charavay, « *les Œuvres de Bernard Palissy*, publiées

d'après les textes originaux, avec une notice historique et bibliographique, et une table analytique, par Anatole France ». La notice est ce que l'on attendait d'un esprit aussi pénétrant et d'une plume aussi élégante. Elle prouve malheureusement que, en dehors de quelques découvertes dues à Benjamin Fillon, telles qu'un devis de la grotte pour la reine, on n'a guère rencontré rien de neuf sur la vie de Palissy, le classement de ses œuvres. Le plus gros, ainsi que nous le dirons, est la mise au jour des débris vraisemblables de cette grotte et de ses fours, dans les Tuileries et au Louvre.

Les *Nouvelles Archives de l'Art français* fournissent le fac-similé d'une signature au bas d'un reçu de cent livres, donné à Saintes par « Bernard Palizii, architecteur et inventeur des grotes figulines de Mon-



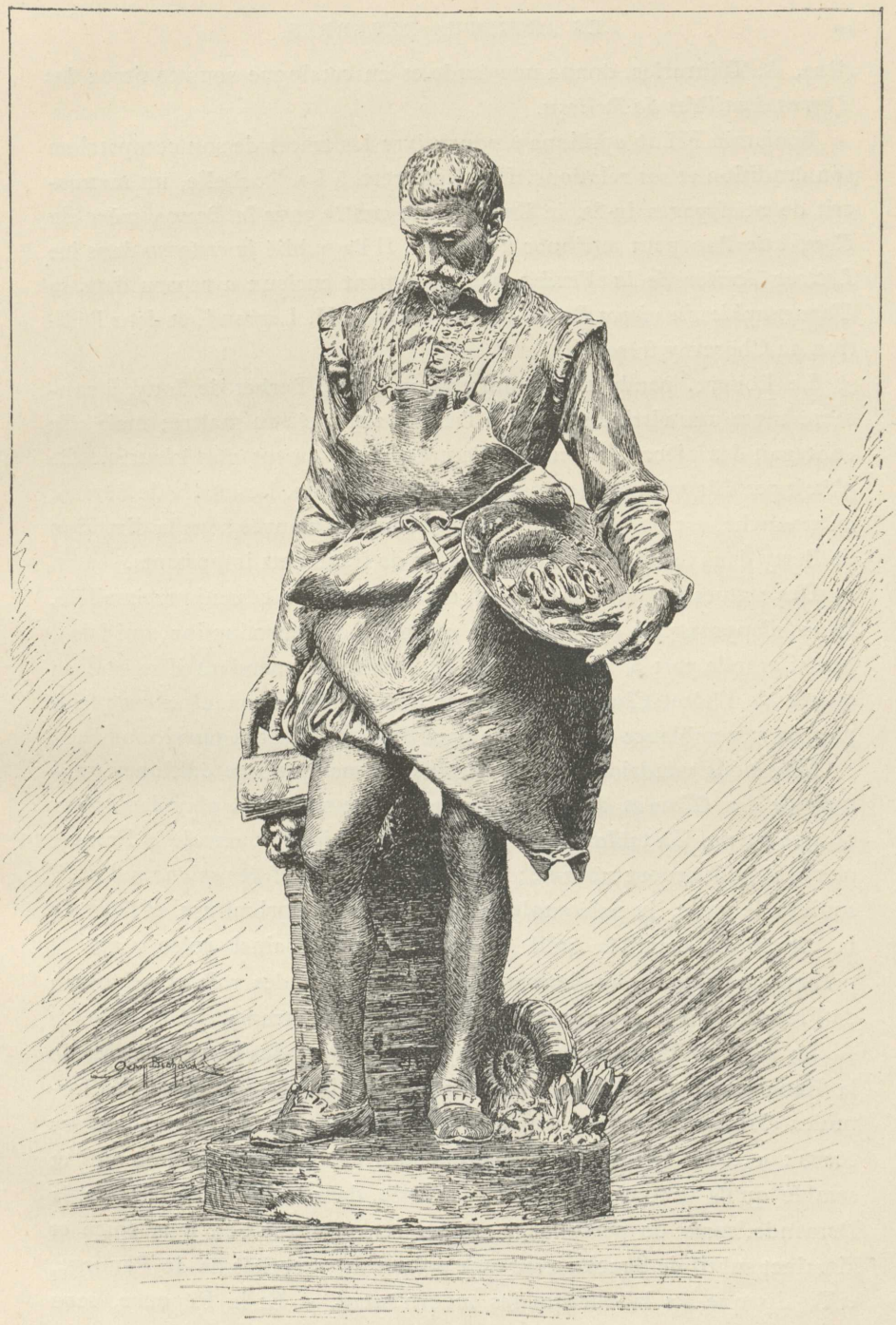
SIGNATURE DE BERNARD PALISSY, AU BAS D'UN REÇU.
(Musée de la Ville, à l'Hôtel Carnavalet.)

seigneur le Connestable », le 1er février 1564. Cette pièce a été mise au jour par M. Ulysse Robert, parmi des quittances conservées à la Bibliothèque nationale. M. Anatole de Montaiglon, l'érudit le plus digne de nous donner une édition aussi complète, aussi appuyée que possible, a savamment annoté cette signature [1].

En 1864, M. Carle Delange fit paraître une monographie de l'œuvre de Palissy, avec un choix des plus belles pièces connues alors, reproduites en chromolithographies retouchées à la main. Quatre ans plus tard, un délicat, que la Mort faucha brutalement au début de sa car-

1. Nous rappellerons que nous avons fait à plusieurs reprises des conférences sur Bernard Palissy à l'*Union Centrale* et en Belgique. L'une d'elles, recueillie par la sténographie, fut imprimée à quelques exemplaires.

Il a paru des travaux à l'usage de la jeunesse, signés de M. Eugène Müller et de M. Gustave Geffroy, dans la *Bibliothèque des Écoles et des Familles* et dans la *Bibliothèque laïque de la Jeunesse*.



STATUE EN BRONZE DE BERNARD PALISSY,
par M. Ernest Barrias. (Square Saint-Germain-des-Prés.)

rière, A. Tainturier, donna une étude et un catalogue sous ce titre : *les Terres émaillées de Palissy*.

Benjamin Fillon appliqua à poursuivre les traces de son compatriote son érudition et ses relations. Il a découvert, à La Rochelle, un manuscrit de neuf pages in-8°, le *Devys d'une grotte pour la Reyne, mère du Roy*, que l'on peut attribuer à Palissy. Il l'a publié *in extenso* dans les *Lettres écrites de la Vendée*. Ce document curieux a reparu dans la *Topographie du vieux Paris*, par A. Berty et H. Legrand, et dans l'édition de Charavay frères.

Le Louvre, pendant l'administration de M. Barbet de Jouy, a consacré toute une vitrine spéciale à l'œuvre attribuée au maître; mais elle contenait des pièces douteuses, d'autres certainement postérieures.. Ce n'était pas fait pour renseigner utilement la foule. Le musée de Sèvres, en revanche, est possesseur des moules mêmes trouvés sous la direction de Berty dans les fouilles du Louvre, et de fragments importants.

Des statues lui ont été coulées, en bronze ou en céramique émaillée. Nous n'approuvons pas beaucoup ce mode de reproduction, qui laisse une si grande part à l'imagination de l'artiste. Cependant il existe, au musée de l'hôtel Cluny, un portrait que l'on peut consulter avec fruit pour la ressemblance des traits, le haut du costume et la physionomie.

Mais nous voudrions qu'on fît plus. Il manque une édition monumentale des *Œuvres* de Palissy, avec des annotations abondantes sur chaque partie. Un tableau de l'état des esprits dans l'ouest de la France, quand il se fit ardent réformé; un résumé explicatif des sciences dont il souleva le voile, la paléontologie, la géodésie, l'agriculture, et l'état de la céramique émaillée qu'il n'a point inventée, ainsi qu'en règne le préjugé, mais qu'il a su élever très haut aux yeux des rois et seigneurs de France, dont le programme se distribua entre savants.

Le style de Bernard Palissy le place au rang des bons écrivains de la Renaissance : les images colorées, les traits de sentiment, les formules claires, les aphorismes pleins de sens coulent de source dans ses écrits : « ... Tu fais ici semblant que des arbres sont des hommes et semble qu'ils te font grand pitié », s'écrie, dans la *Recepte véritable*, la Demande, sorte de personnage où se retrouvent le bon sens épicé et l'instinct subtil de Sancho avec une pointe du scepticisme de Panurge, « Tu dis que les laboureurs les meurtrissent. » Et la Réponse, sans s'excuser de s'être laissée aller à des images trop vives, reprend avec

sévérité que, quand les bûcherons mutilent le bois à coups de serpes maladroites, elle s'émerveille « que le bois ne crie pas d'estre ainsi vilainement meurtry... » Palissy s'enorgueillit beaucoup d'avoir su penser, agir, poursuivre ses travaux, écrire des mémoires, avec les seules forces qu'il avait puisées dans le sang de sa race, le sol de son pays, les visées de son génie. Il n'en est pas moins clair, moins animé, moins éloquent, moins mordant, et ses écrits n'en sont pas moins excellents à répandre dans nos écoles. « Si ces choses ne sont escrites de telle dextérité que Vostre Grandeur le mérite, met-il dans sa Dédicace à Monseigneur le Mareschal de Montmorancy (1564), il vous plaira de me pardonner : ce que j'espère que ferez, veu que je suis ne Grec, ne Hébreu, ne Poëte, ne Rhétoricien, ains un simple artisan bien pauvrement instruit aux lettres. Ce néantmoins, la chose de soy n'a pas moins de vertu que si elle estoit tirée d'un homme plus éloquent. J'aime mieux dire la vérité en mon langage rustique, que mensonge en un langage rhétorique... »

En plus d'une place, Palissy, que ne hantaient point les obscurs fantômes du Moyen-Age, a parlé des alchimistes, non point avec des railleries sottes, mais avec cette attention que vient de porter à leur idéal et à leurs travaux, plus qu'à leurs rêves et à leurs mensonges, un savant qui honore notre génération, M. Berthelot. Il ne semble pas que l'auteur des *Origines de l'Alchimie* ait feuilleté les œuvres de notre héros.

M. Berthelot, sans s'en douter, a cependant fourni la véritable épigraphe de l'édition définitive, confiée aux presses de l'Imprimerie nationale, dont nous espérons bien que la République française se glorifiera quelque jour. Ce sont ces lignes, dans une lettre écrite, au XIe siècle, par Michel Psellus au patriarche Xiphilin :

« ... Tu veux que je te fasse connaître cet art, qui réside dans le feu et les fourneaux, et qui expose la destruction des matières et la transmutation des natures. Quelques-uns croient que c'est là une connaissance d'initiés, tenue secrète, qu'ils n'ont pas tenté de ramener à une forme rationnelle; ce que je regarde comme une énormité. Pour moi, j'ai cherché d'abord à connaître les causes et à en tirer une explication rationnelle des faits... »

CHAPITRE II

Premiers écrits de Bernard Palissy. — Son caractère apostolique et observateur.

Bernard Palissy se révéla au public, en 1564, par un volume dont voici le titre :

Recepte véritable, par laquelle tous les hommes de France pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs thrésors.

Item, ceux qui n'ont jamais eu cognoissance des lettres, pourront apprendre une philosophie nécessaire à tous les habitans de la terre :

Item, en ce livre est contenu le dessein d'un jardin autant délectable et d'utile invention, qu'il en fust oncques veu.

Item, le dessein et ordonnance d'une ville de forteresse, la plus imprenable qu'homme ouyt jamais parler; composé par maistre Bernard Palissy, ouvrier de terre et inventeur des rustiques figulines du Roy et de Monseigneur le duc de Montmorency, pair et connestable de France, demeurant en la ville de Xaintes.

Le volume, de format petit in-quarto, sortait de l'imprimerie de Barthélemy Berton, à La Rochelle. Sur le titre, la marque du libraire a été faussement attribuée à Palissy, dont elle semblait en effet caractériser les efforts et la vie besogneuse : un génie ailé voudrait s'élancer vers Dieu qu'on aperçoit à mi-corps dans les nuages; il est retenu par le poids du paquet qu'il porte; autour de ce sujet épigrammatique, cette devise qui répond bien à l'amertume que notre homme ne sait point toujours retenir : POVRETÉ EMPECHE LES BONS ESPRITZ DE PARVENIR

C'était en 1564. On a tout lieu de croire que cette *Recepte véritable* fut, sinon composée, au moins mise en ordre pour l'impression, pendant un temps que Palissy passait en prison. Calviniste exalté, orateur ardent, il prêchait la foi nouvelle à Saintes. L'édit de 1559, qui punissait de mort le crime d'hérésie, loin de l'effrayer, lui avait montré plus beau le but de propagande. En 1562, le Parlement ayant décidé l'exécution de l'édit dans le ressort, Palissy prit la défense de ses coreligionnaires. En vain, comme nous l'allons voir, son atelier fut déclaré lieu de fran-

chise par le comte de La Rochefoucauld, général de l'armée royale, Palissy fut enlevé nuitamment par les officiers de justice et emmené dans les prisons de Bordeaux. Il ne fut sauvé que par l'intervention du connétable de Montmorency, pour lequel il avait déjà exécuté des travaux importants en céramique émaillée, si parfaits même qu'ils lui conquirent du premier coup la notoriété. Il fut arraché à ses juges par le brevet que lui octroya Catherine de Médicis, « d'Inventeur des rustiques figulines du Roy ». C'était le prendre pour la maison du roi, l'isoler de la sévère juridiction de Bordeaux.

MARQUE DU LIBRAIRE
sur la première édition de la *Recepte véritable.*

Où placer le berceau de Palissy ? Il faut tenir jusqu'à preuves certaines pour la Saintonge, en raison de son langage qui est essentiellement celui des bords de la Charente : « Les expressions populaires du terroir, — écrit Benjamin Fillon, esprit sagace, — sont trop profondément incrustées dans la chair de l'auteur pour ne pas y être entrées avec le sang même de ses pères ».

La date de la naissance de Palissy n'est pas plus certaine, s'il faut en croire Pierre de L'Estoile, qui la place en 1510. Le grand audiencier de la Chancellerie, « qui le connut, l'aima et le soulagea en la nécessité », avait reçu de lui un legs touchant, « une pierre qu'il appeloit sa pierre philosophale, qu'il asseuroit estre une teste de mort que la longueur du temps avoit convertie en pierre, avec une autre qui lui servoit à travailler

en ses ouvrages. » Pierre tenait un journal des événements; il écrivait, en 1590 : « En ce mesme an, mourust aux cachots de la Bastille de Buci (celle-là même dont la prise devait juste trois cents ans après clore l'ère de l'ancienne société) maistre Bernard Palissy, prisonnier pour la religion, agé de quatre vingts ans. »

A quelle classe appartenait Palissy? Peut-être à la petite bourgeoisie. Dans un acte de 1558, il est qualifié « honorable homme, maistre Bernard Palissy, peinctre, demeurant en la ville de Xaintes ». Il dit quelque part de la verrerie, métier qu'il pourrait avoir pratiqué quoiqu'il soit plus admissible qu'il lui fournissait des cartons, que « l'estat est noble et les hommes qui y besongnent sont nobles ». Mais dans la dédicace de la *Recepte véritable* à Monseigneur le mareschal de Montmorancy (le fils du connétable), il se dit « personne de basse condition ».

Au plus haut que remontent les notes biographiques semées à travers ses livres, on le voit de retour de voyages dans l'ouest et le midi de la France, la Bourgogne, la Savoie, exerçant en Saintonge le double métier de dessinateur, de peintre-verrier, puis d'arpenteur. Il est marié, père de famille, rongé par la misère au logis et la passion à l'atelier, épuisé de santé.

Quant à son éducation, il la fit « avec les dents ».

La lecture de ses œuvres, le crayon à la main, va nous peindre de lui un portrait plus parlant que si nous essayions de le composer nous-même. Sa vie, c'est son œuvre.

Cette *Recepte véritable* est un livre qui le dessine dès l'abord : plein de reconnaissance pour les grands qui l'ont arraché au bourreau, mais ne baissant pas le ton pour confesser sa foi de chrétien. Il explique au lecteur qu'il va parler pour les laboureurs et, singulièrement du secret et enseignement des fumiers. Il sait que les haineux ne voudront approuver son œuvre (brave Palissy, qui se préoccupait des haineux!). Il aurait voulu joindre à son livre le portrait du jardin et le modèle de la ville forteresse qu'il y décrit, mais son indigence et l'occupation de son art (l'art de terre) ne l'ont voulu permettre. On reste surpris que les « ecclésiastiques romains » aient laissé passer l'impression d'un réquisitoire protestant aussi animé par places.

Tout au début, on rencontre cette page charmante : « ... Quelques jours après que les émotions et guerres civiles furent appaisées, et qu'il

eût pleu à Dieu de nous envoyer sa paix, j'estois un jour me promenant le long de la prairie en ceste ville de Xaintes, près du fleuve de Charante; et ainsi que je contemplois les horribles dangers, desquels Dieu m'avoit garenti au temps des tumultes et horribles troubles passez, j'ouys la voix de certaines vierges qui estoient assises sous certaines arborées et chantoient le Pseaume CIVe. Et parceque leurs voix estoient douces et bien accordantes, cela me fist oublier mes premières pensées... et dès lors je pensey de figurer en quelque grand tableau (un vitrail?) les beaux paysages que le Prophète décrit au Pseaume susdit : mais bientôt après mon courage fut changé, veu que les peintures sont de peu de durée, et pensey de trouver un lieu convenable pour édifier un jardin jouxte le dessein que le Prophète a décrit... Je trouvey que je pourrais auprès du dict jardin édifier un palais ou amphithéâtre de refuge pour recevoir les Chrétiens exilés en temps de persécution... »

Sa théorie des sels et de leur action dans les fumiers serait l'occasion d'une curieuse étude rétrospective pour un chimiste agronome. Nous n'avons pas à nous y arrêter, non plus qu'aux études sur les fossiles.

Dans le jardin, qu'il se défend d'avoir rêvé, comme on l'a fait pour le *Songe de Poliphile*[1], Palissy place quatre « cabinets ». Pour ne point surcharger ni brouiller notre analyse, nous parlerons de ces cabinets, lors du chapitre de l'*Art de terre*. Ils consistaient en grottes rustiques, briques cuites maçonnées dans la terre, avec jeux d'eaux à l'intérieur et émaux revêtant les parois; les bestioles y jouaient un rôle prépondérant : « ... Je ferai plusieurs bosses en mon rocher, le long du dit fossé, sur lesquelles bosses je mettrey plusieurs grenouilles, tortues, chenilles, escrevisses et un grand nombre de coquilles de toutes espèces. Aussi y aura plusieurs branches de corail duquel les racines seront au pied du rocher, afin que les dits coraux aient l'apparence d'avoir creu dedans le dict fossé. Item un peu plus haut, y aura plusieurs troncs et concavitez, sur lesquels y aura plusieurs serpents, aspics et vipères, qui seront couchez et entortillez... Et tout le résidu du haut du rocher sera ainsi biais,

1. *L'Hypnerotomachia Poliphili* est un roman mystique et érotique qui eut le plus grand succès en Italie et en France. La première édition fut éditée par Alde Manuce, à Venise, en 1499, avec des bois. Il parut en français en 1541, avec d'autres bois par un maître français, demeuré inconnu de même que le maître italien. M. Claudius Popelin en a donné récemment une traduction précieuse à tous les titres : précision, érudition, charme des gravures, soins apportés au tirage, tout s'y trouve réuni.

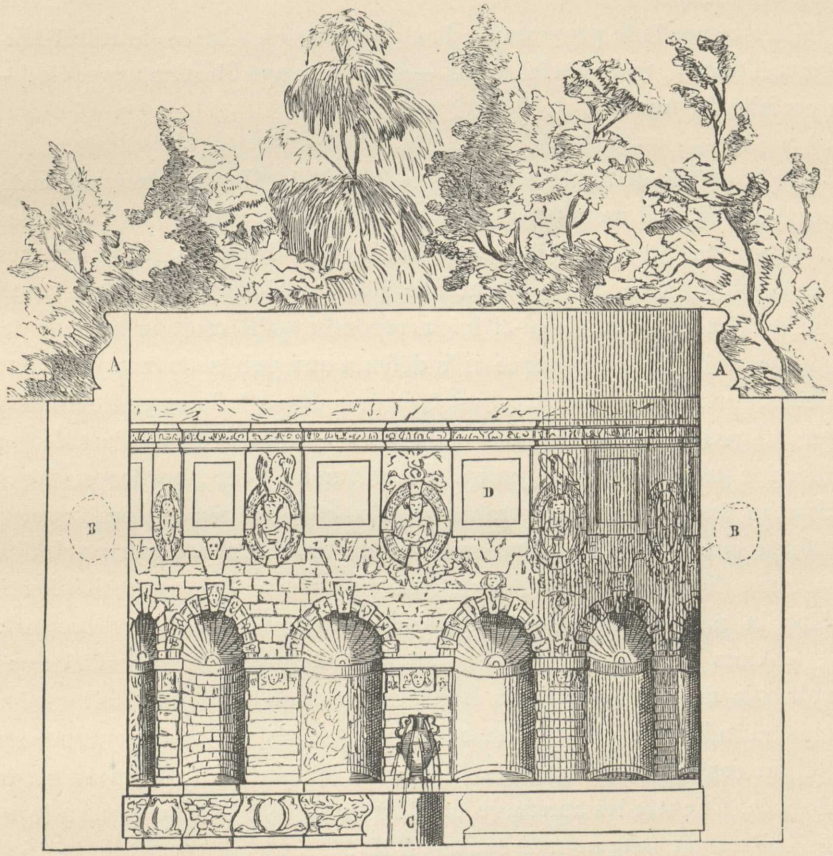
tordu, bossu, ayant un nombre d'espèces d'herbes et de mousses insculpées, qui coustumièrement croissent ès rochers et lieux humides, comme sont scolopendres, capilli veneris, et autres telles espèces d'herbes. Et au-dessus des dictes mousses et herbes, il y aura un grand nombre de serpents, aspics, vipères, langotres et lézards qui ramperont le long, les uns en haut, les autres de travers et les autres descendant en bas, tenants et faisants plusieurs gestes et plaisants contournements. Et tous les dicts animaux seront insculpez et esmaillés si près de la Nature que les autres lezards naturels et serpents, les viendront souvent admirer, comme tu vois qu'il y a un chien en mon hastelier de l'Art de Terre que plusieurs autres chiens se sont prins à gronder à l'encontre, pensants qu'il fust naturel... »

La réaction contre le Moyen-Age était accomplie. Des inscriptions mystiques devaient régner autour de ces cabinets, écrites en « lettres antiques »; des figures de termes devaient servir de colonnes.

Palissy avait déjà fait la grotte de monseigneur le connétable Anne de Montmorency. Cette mode était venue d'Italie. Ces grottes servaient de but de promenades et de farces assez grossières : on s'y accoudait. Si on y descendait, à un moment, des valets lâchaient quelque ressort, et les eaux s'en allaient « en pisseures » inonder les visages, les habits, voire les jambes des visiteurs. On y prenait des collations. Enfin, les jardiniers y serraient à l'automne leurs instruments, râteaux, fourches, bêches, et les oignons de tulipes, les tubercules, les graines, etc. Sous cette forme, l'usage a survécu longtemps dans les provinces. Ces grottes modernes rustiques, à ciel ouvert, et adossées à un mur, ne furent remplacées qu'au XVIIIe siècle, par des pavillons à chaume. Nous avons vu aussi, dans des jardins, des buis taillés, nous transmettant, au moins sous la forme plus tranquille de vases, « les coqs, les oyes, les gens-d'armes à pied ou à cheval, les armoiries, lettres et devises de romains » qui triomphaient sous les Valois.

Il y avait dans ce jardin délectable des « cabinets verds ». Palissy, toujours préoccupé d'avoir la Nature pour modèle ou pour amie, avait pensé à l'imiter jusque dans ses harmonies chantantes. « ... Des pisseures d'eau feront mouvoir certains moulinets, et les moulinets feront jouer certains soufflets, et les soufflets jetteront leur vent dedans certains flagols (flûtes, flageolets, etc.) qui seront dedans un ruisseau ; dont s'en suivront plusieurs voix de flagols gargouillantes qui en leur gargouille-

ment, imiteront de bien près le chant de divers oiseaux, et singulièrement le chant du rossignol ». (Est-ce donc à Palissy que nos gamins doivent ces rossignols en terre cuite, remplis d'eau, qui chantent par le bec quand on souffle par la queue?)



PROJET D'UNE GROTTE.

D'après un dessin de la Collection Destailleurs.

S'adressant à une société galante, poète jusque dans ses préoccupations d'architecte, — l'architecture fut la passion ruineuse des Valois et de leur cour. — il appelle tous les raffinements qu'on peut savourer dans un beau parc. Il tendra autour de ses pyramides de peupliers, dans une petite île : « une chemise de fil d'archal... Et par tel moyen, ceux

qui banquetteront au dessous et dedans de la dicte pyramide, ils auront le plaisir du chant des oyseaux, du coax des grenouilles qui seront au ruisseau, du murmurement de l'eau qui passera entre les pieds et jambes des colosses, de la frescheur du ruisseau et des arbres qui seront à l'entour, la freschure du doux vent qui sera engendré par le mouvement des feuilles. »

N'est-ce pas là le programme de ces jardins « anglais » dont le Petit-Trianon donna, trois siècles après — que de temps l'homme gaspille ! — la parfaite formule ?

De la « Ville de forteresse « nous dirons peu. Ce serait nous attarder sans fruit. Mais il ne faut pas la passer sous silence parce que cette combinaison marque quel bon sens Palissy apportait en toutes choses. M. Anatole France a eu l'heureuse idée de la soumettre à un savant officier d'état-major. Celui-ci lui a répondu qu'il croit la recepte peu efficace, et il discute l'attaque et la défense aux points de vue de l'ingénieur du XVIe siècle. « ... Ceci posé, je dois dire à la louange de Palissy, que son projet met en lumière deux points importants de l'art de fortifier : le flanquement des points que l'ennemi peut aborder et l'organisation intérieure des retranchements qui permet de prolonger la défense quand les défenseurs sont animés par le fanatisme patriotique ou autre (Saragosse, Puebla). » Cette fois encore, Palissy avait cherché dans la naïve nature la solution du problème qui le préoccupait :

« Alors je commençay d'aller par les bois, montagnes et vallées pour voir si je trouverois quelque industrieux animal qui eust fait quelque maison industrieuse : ce que cerchant, j'en vis un très grand nombre qui me rendit tout estonné de la grande industrie que Dieu leur avoit donnée. Et entre les autres, je fus fort esmerveillé d'une forteresse que le loriot avoit faite pour la sauve-garde de ses petits, car son nid étoit pendu en l'air par une admirable industrie ; toute fois, je ne pus là rien profiter pour mon affaire. Je vis aussi une jeune limace qui bastissoit sa maison et forteresse de sa propre salive... » Les coquilles en spirale, au bord de la mer, lui révélèrent la formule générale de son plan de défense.

CHAPITRE III

Palissy publie les *Discours admirables*. — Il raconte ses mésaventures, et marque son courage indomptable.

En 1580, parut à Paris, en petit in-octavo, chez Martin le Jeune, à l'enseigne du Serpent, le livre qui, beaucoup plus net encore que le précédent, nous lègue un portrait parfait de Palissy, de ses essais, de ses déboires, de ses succès :

Discours admirables de la nature des Eaux et Fontaines, tant naturelles qu'artificielles ;

Des Métaux, des Sels et Salines, des Pierres, des Terres, du Feu et des Émaux,

Avec plusieurs autres excellents secrets des choses naturelles ;

Plus, un Traité de la Marne, fort utile et nécessaire pour ceux qui se meslent de l'agriculture,

Le tout dressé par dialogues, esquels sont introduits la Théorique et la Pratique,

Par M. Bernard Palissy, Inventeur des rustiques figulines du Roy et de la Royne, sa mère.

Le livre est dédié « à très haut et très puissant sieur le sire Anthoine de Ponts, Chevalier des ordres du Roy, capitaine de cent gentilshommes, et Conseiller très fidèle de Sa Majesté ». Lorsque Palissy fut appréhendé au corps, à l'incitation du duc de Montpensier et du duc de Montmorency pour lequel il avait des travaux à terminer, les seigneurs de Burie, de Jarnac et de Ponts avaient pris bonne peine pour le faire délivrer, et ce fut en présence de cette mise en liberté que ses ennemis religieux le firent enlever de nuit et diriger sur Bordeaux. Le ton de cette dédicace est grave, mélancolique : « Le nombre de mes ans m'a incité de prendre la hardiesse de vous dire qu'un de ces jours je considérois la couleur de ma barbe qui me cause penser au peu de jours qui me restent pour finir ma vie ; et cela m'a fait admirer les lys et bleds des campagnes et plusieurs espèces de plantes,

lesquelles changent leurs couleurs vertes en blanches lorsqu'elles sont prestes de rendre leurs fruits..... Les livres pernicieux des Alchimistes (livres à l'étude desquels plusieurs ont perdu leur temps et leurs biens) m'ont poussé à gratter la terre l'espace de quarante ans et fouiller les entrailles d'icelle, afin de connoistre les choses qu'elle produit dans soy, et par tel moyen j'ay trouvé grâce devant Dieu qui m'a fait connoistre des secrets qui ont été jusques à présent inconnus aux hommes, voire aux plus doctes... » Il craint qu'on se moque d'un homme ignorant de la langue latine. Il parle avec orgueil de son « cabinet[1] » où M. de Ponts, à son retour de Ferrare, l'avait entretenu de sciences diverses, « à sçavoir de la Philosophie, Astrologie et autres arts divers tirez des Mathématiques ».

« L'Advertissement aux lecteurs » fournit la note précise sur cet esprit essentiellement français. Il fut de la lignée de ces architectes qui cherchèrent dans le sol français les matériaux de leurs constructions; dans les besoins de la société de leur temps, les raisons d'être des dispositions intérieures et extérieures; dans la lumière et le climat et l'idéal propres à leur pays, les fonctions décoratives de l'église, du château, de l'hôtel de ville, de la maison bourgeoise, de la chaumière; dans la la beauté, dans l'action de l'âme et dans les habitudes de la France, les statues, les tapisseries, les vitraux, les bois fouillés. « Si la théorique figurée aux esprits des chefs de guerre, — écrit cette plume sagace et sincère, — se pouvoit exécuter, ils ne perdroyent jamais bataille..., la Practique a engendré la Théorique. »

Palissy dresse la liste des « Principaux points traitez en ce livre :

« 1° Des eaux des fleuves, fontaines, cisternes, estangs, marez, et autres eaux douces; de leur origine, beauté, mauvaisetés, et autres qualitez; Avec les moyens de faire des fontaines en tous lieux.

« 2° De l'alchimie, des métaux, de leur génération et nature.

« 3° De l'or potable.

« 3° Du mithridate.

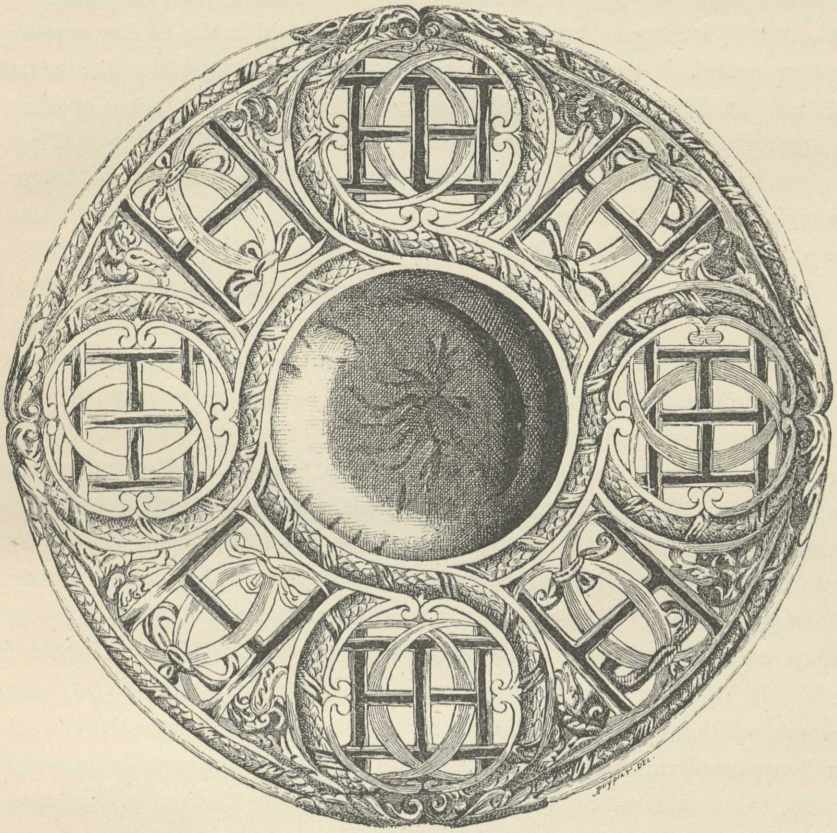
« 5° Des glaces.

« 6° Des diverses sortes des sels végétatifs ou génératifs, et sous-

1. Ce cabinet n'était pas le seul dans Paris. Il cite celui de M. de Roisi, qui contenait une quantité de coquilles pétrifiées, et celui de M. Race, « chirurgien fameux de ceste ville de Paris ».

tenants les formes, en la génération de ces corps terrestres, de leur nature et merveilleux effects.

« 7° Du sel commun, la manière de le faire, avec la description des marez (marais) salants.



PLAT A FRUITS AJOURÉ, AU CHIFFRE DU ROI HENRI II.
(Musée du Louvre.)

« 8° Des pierres tant communes que précieuses ; des causes de leur génération : des diverses formes, couleur, pesanteur, dureté, transparence et autres qualitez d'icelles.

« 9° Des diverses terres d'argille, nature et effects d'icelles.

« 10° De l'Art de terre : de son utilité ; des émaux et du fer.

« 11° De la marne : de son utilité, avec les moyens de la connoistre, et en trouver en toutes provinces ».

Nous transcrivons cette table pour renseigner les personnes, gens de métier ou de loisir, qui voudraient faire plus ample et plus intime connaissance avec cet Œuvre, que nous ne pouvons parcourir en ses sentiers nombreux et capricieux. C'est, en somme, une encyclopédie qui, nous y insistons, acquerrait un intérêt considérable, si des savants se partageaient la besogne et donnaient des explications telles que celles de l'officier d'état-major que nous avons cité plus haut. L'âge a apporté la méthode. Palissy y est bien plus assuré de sa science, plus avare d'hypothèse, plus détaché des contes de nourrice qui s'étalent innocemment dans la *Recepte*, plus perspicace dans ses analyses. La théorie des eaux thermales, des fontaines jaillissantes, des fossiles, de la lumière, de l'attraction des corps, des tremblements de terre, y est pressentie, ébauchée parfois en traits de génie. C'est ce qui frappa, à si juste titre, les grands esprits du XVIIIe siècle. Ceux du nôtre demeureront-ils rebelles à cette réhabilitation patriotique? La société protestante s'honorerait en prenant les devants.

La puissance de la vapeur ne lui a point échappé : « ... Les fourneaux ausquels je cuis ma besogne m'ont donné beaucoup à connoistre la violence de la chaleur : mais, entre autres choses qui m'ont fait connoistre la force des élémens qui engendrent les tremblemens de terre, j'ay considéré une pomme d'airain qui n'aura qu'un petit peu d'eau dedans, et, estant eschauffée sur les charbons, elle poussera le vent si véhément qu'elle fera brusler le bois au feu, ores qu'il ne fust coupé que du jour mesme. » S'il se trompe lourdement à propos « du mascaret qui s'engendre au fleuve de Dourdongne, en la Guienne », il prend revanche quand il traite des métaux et de l'impossibilité de multiplier l'argent ni l'or dans les creusets. Il raconte, sur ce propos, cette anecdote :

THÉORIQUE

« ... Tu diras ce que tu voudras, mais j'ay veu un philosophe qui augmenta un teston devant moy; et à fin qu'il n'y eust tromperie, il me le fist faire à moy-mesme.

PRACTIQUE

Et comment?

THÉORIQUE

Il me fist peser un teston et autant de vif-argent, et me fist mestre le

tout dedans un creuset, lequel ayant mis dedans le feu, il me bailla d'une poudre pour mesler, laquelle avoit vertu d'arrester le vif-argent; et puis me fist souffler jusques à ce que le tout fust fondu ensemble, et estant fondu, il se trouva le poids de deux testons de bon argent: car le vif-argent s'estoit fixé par la vertu de la poudre qu'il m'avoit baillée, et moy-mesme avois mis toutes choses. Parquoy n'y avoit nulle tromperie.

PRACTIQUE

Dys moy un peu comment c'est que tu faisois ?

THÉORIQUE

Pendant que les matières fondoient, je les remuois d'un baston.

PRACTIQUE

Où avois-tu pris ce baston là ?

THÉORIQUE

En un coin, le premier que je trouvois à la main.

PRACTIQUE

Je sçavois bien que l'on t'avoit trompé. Car ce maistre Philosophe avoit mis ce baston auprès de toy sachant bien qu'il te le feroit prendre pour mesler les matières : Et voila comment il te trompa, car il avoit mis de l'argent au bout du baston, et pendant que tu remuais les matières dedans le creuset, la cire de laquelle il avoit fermé l'argent au bout du baston se fondict et l'argent tomba dedans le creuset, et le vif-argent et la poudre s'en alloient en fumée, et par tel moyen ne demeuroit rien dans le creuset sinon l'argent du teston et autant pesant d'argent qu'il avoit mis au bout du baston. Voilà comment il augmenta ton teston de moytié..... »

Il daube aussi « l'or potable » que les médecins faisaient figurer dans leurs ordonnances, aux malades riches, s'entend. « Je t'accorde qu'il y a un nombre infini de médecins qui ont fait bouillir des pièces d'or dedans des ventres de chapons, et puis faisoient boire le bouillon aux malades, et disoyent que le bouillon avoit retenu quelque substance de l'or, parce que les dittes pièces estoyent un peu blanchies sur la superficie à cause du sel et de la greisse : ce qui estoit faux, et s'ils eussent poisé les dittes pièces ils les eussent trouvées aussi poisantes que devant. Autres faisoient limer les dittes pièces d'or, et faisoient manger la limure aux malades parmy quelque viande, ce qui estoit pire que s'ils eussent mangé du sable. Autres prenoient de l'or en feuilles de quoy usent les peintres... »

Après le Mithridate, le « Sel commun » lui fournit de curieux rensei-

gnements sur la gabelle, sur la glace, dont il a su et observé la formation. Il dit des choses justes sur la formation des stalactites, des concrétions, et cite à ce propos les résultats de ses explorations dans les carrières des environs de Paris, en compagnie « d'un escolier médecin nommé Milon ».

Ce chapitre, où il préconise l'emploi de la marne comme engrais, est un des plus remarquables pour la sûreté des vues agronomiques. Il eût dû précéder ceux des « Diverses terres d'argile » et de « l'Art de terre, de son utilité, des émaux et du feu », lequel est le plus justement célèbre et le plus dramatique.

Le traité des terres d'argile explique la nature, l'emploi, le traitement de l'argile plastique des potiers et des fabricants de tuiles et de briques. Il nous révèle les longues études que Palissy en avait faites. « Entre les terres argileuses, il y a si grande différence de l'une à l'autre qu'il est impossible à nul homme de pouvoir raconter la contrariété qui est en icelles. Aucunes sont sableuses, blanches et fort maigres; et pour ces causes leur faut un grand feu au paravant qu'elles soient cuittes. Telle espèce de terre est fort bonne à faire des creusets, parce qu'elle endure un bien grand feu. Il y en a autres espèces qui pour cause des substances métalliques qui sont en elles, se ployent et liquéfient, quand elles endurent grande chaleur... Il y en a une espèce à Savigny en Bauvoisis, que je cuyde qu'en France il n'y en a point de semblable, car elle endure un merveilleux feu sans estre aucunement offensée et prend un petit polissement vitrificatif qui procède de son corps même. » (Palissy désigne là ces grès de Beauvais qui furent en si grande et si belle mode pendant le Moyen-Age et la Renaissance, et desquels, entre autres utilisations, on modelait des pots à boire et des terrines pour les pâtés de gibier.)

« ... C'est une règle générale que toutes terres argileuses et singulièrement les plus fines sont sujettes à péter au feu au paravant qu'elles soient cuittes : pour ces causes, ceux qui en besognent sont contraints de mettre le feu petit à petit, à fin de chasser l'humidité qui est dedans... »

Notre homme était mordant : « J'ay veu autrefois que certains tailleurs d'imaiges, instruits en l'art de terre par ouy-dire seulement et assez nouveaux en la connaissance des terres (Palissy désigne probablement les sculpteurs en terres cuites décoratives, bustes, frises, médaillons ornant des façades en briques, comme on en voit à Paris, dans la cour du vieil hôtel de Scipion Sardini, dont le goût à l'italienne faisait fureur),

j'ay veu qu'après avoir fait quelques imaiges, ils venoient les mettre dans les fourneaux pour les cuire, selon qu'ils l'entendoient. Mais quand ils commençoient à mettre le grand feu, c'étoist une chose assez plaisante combien qu'il n'y eut pas à rire pour tous d'entendre ces ymaiges peter et faire batterie entre elles comme un grand nombre d'harquebusades et coups de canon, et le pauvre maistre bien fasché, comme un homme à qui on ravirait son bien ; car le jour venu pour désenfourner les ymaiges

LA CHARITÉ.

Assiette émaillée. (Collection du baron Alphonse de Rothschild.)

le four n'était pas si tost découvert, qu'il apercevoit les unes la teste fendue, les autres les bras rompus et les jambes cassées, tellement que le pauvre homme ayant tiré ses ymaiges étoit bien empesché et avoit bien de la peine à chercher les pièces : les unes estoient aussi petites que mouches, et ne les pouvant rassembler étoit contraint bien souvent faire des nez de drapeaux (de chiffons) à ses dittes ymaiges... »

Bernard, qui s'était livré à une étude spéciale des terres des environs de Paris, cite celle de Gentilly comme la plus fine, et celle de Chaillot, de laquelle on faisait la tuile. Il cite encore la découverte qu'il fit de la terre

de Poitou qu'il travailla bien pendant six mois avant d'avoir sa fournée complète, « parce que, dit-il, les vaisseaux que je faisois étoient fort élaborez et d'assez haut prix. Or en faisant lesdits vaisseaux, j'en fis quelques-uns de la terre de Xaintonge, de laquelle j'avois besogné plusieurs années auparavant... Il y a terres argileuses vers les Ardennes, qui sont fort humides et longues à seicher... » Dans tous les pays qu'il a parcourus, il a ainsi essayé les terres. Que ne rencontra-t-il le kaolin et le feldspath, nous aurions eu la porcelaine qui, je le soupçonne et j'y reviendrai, fut entrevue par ce profond observateur et le « jeta en rêverie ».

L'*Art de terre* est un long dialogue entre Théorique et Practique :

« Tu m'as promis ci-devant de m'apprendre l'Art de terre, dit le premier personnage, toujours au masculin. Et lorsque tu me fis un si long discours des terres argileuses, je fus fort réjouy, pensant que tu me voulusses montrer le total du dict art. Mais je fus tout ébahy qu'au lieu de poursuivre tu me remis à une autre fois.

« Cuydes-tu, lui répond Practique, qu'un homme de jugement veuille ainsi donner les secrets d'un art qui aura beaucoup coûté à celui qui l'aura inventé ? Il n'est pas de mon art ni des secrets d'iceluy comme de plusieurs autres. Je sçais bien qu'un bon remède contre une peste ou une autre maladie ne doit être célé... Mais de mon art de terre et plusieurs autres arts, il n'en est pas ainsi. Il y a plusieurs gentilles inventions lesquelles sont contaminées et mesprisées pour estre trop communes aux hommes. Aussi plusieurs choses sont exaltées aux maisons des Princes et Seigneurs, que, si elles estoient connues, l'on en feroit moins d'estime que de vieux chaudrons. Je te prie, considère un peu les verres, lesquels pour avoir été communs entre les hommes, sont devenus à un prix si vil que la plupart de ceux qui les font vivent plus méchaniquement que ne font les crocheteurs de Paris. » (Et Palissy, en citant les verriers des pays de Perigord, Limosin, Xaintonge, Angoumois, Gascongne, Bearn et Bigorre, nous révèle combien les centres de fabrication étaient nombreux, rien que dans l'ouest, et combien nous abusons d'une sotte mode en traitant toute la verrerie ancienne de verrerie de Bohême ou de Venise. M. Gaston Le Breton, entre autres curieux, soucieux des reliques de la vieille France, a recueilli une série fort importante de verreries faites en la province de Normandie.)

Continuons la citation. Elle nous renseigne sur l'état des industries artistes dans le dernier tiers du XVIe siècle.

« .... Considère aussi un peu les boutons d'esmail, qui est une invention tant gentille, lesquels au commencement se vendoient trois francs la douzaine. Or d'autant que ceux qui les inventèrent, tinrent leur invention secrète, un peu de temps après, la convoitise du gain ou l'indigence des personnes fust cause qu'il en fust fait si grande quantité qu'ils furent contraints les donner pour un sol la douzaine, tellement qu'ils sont venus à tel mespris qu'aujourd'hui les hommes ont honte d'en porter... As-tu pas veu aussi les esmailleurs de Limoges, lesquels par faute d'avoir tenu leur invention secrète, l'art estoit devenu si vil qu'il leur est difficile de gaigner leur vie au prix qu'ils donnent leurs œuvres. Je t'asseure avoir veu donner pour trois sols la douzaine des figures d'enseigne (des agrafes) que l'on portoit au bonnet, lesquelles enseignes estoient si bien labourées et leurs esmaux si bien profonds sur le cuivre qu'il n'y avoit nulle peinture si plaisante... et non seulement ci-dittes enseignes, mais aussi aiguières, salières et toutes autres espèces de vaisseaux et autres hystoires, lesquelles ils se sont advisés de faire... As-tu pas veu aussi combien les imprimeurs ont endommagé les peintres ès portrayeurs sçavants. J'ai souvenance d'avoir veu les hystoires de Notre Dame imprimées de gros traits après l'invention d'un Allemand nommé Albert (Albert Dürer[1]) lesquelles hystoires vinrent une fois à tel mespris à cause de l'abondance qui en fust faite, qu'on donnoit pour deux liards chacune des dittes hystoires, combien que la pourtraiture fust d'une belle invention. Vois-tu pas aussi combien la moulerie a fait de dommage à plusieurs sculpteurs sçavants, à cause qu'après que quelqu'un d'yceux aura demeuré longtemps à faire quelque figure de prince ou de princesse, ou quelqu'autre figure excellente, que si elle vient à tomber entre les mains de quelque mouleur, il en fera si grande quantité que le nom de l'inventeur ne sera plus connu... Toutefois si je pensois que tu gardasses le secret de mon art, je ne ferois difficulté de te l'enseigner. »

On trouvera de la mesquinerie d'esprit dans cette appréhension de la vulgarisation des choses d'ordre, après tout, industriel et commercial. Palissy n'est pas tout à fait dégagé des liens du Moyen-Age. Il tient pour

1. Né à Nuremberg en 1471, Albert Dürer est la plus grande figure de l'art allemand, un des génies les plus dignes d'être compris, saisis par un praticien et un poète tel que Bernard Palissy.

les choses exceptionnelles, commandées par les rois, les abbés, les princes, les riches marchands, et que les classes inférieures ne se doivent point point partager. Il ne comprend rien au gaspillage dont la Renaissance inaugure le règne enfantin, aux matières basses prenant l'aspect des matières rares; et le moulage (la moulerie) répétant le chef-d'œuvre dans un moule banal qui s'use à chaque épreuve, l'effraye à juste titre, en tant que fabricant-artiste.

Qu'eût-il dit des moulages successifs qui furent pris sur ses plats à reptiles, ses assiettes à mascarons, sur sa *Belle Jardinière!* J'ai constaté, de nos jours, le même scrupule chez Jean-François Millet, au sujet des cuivres de ses eaux-fortes. Il exigea de ses amis que les planches seraient effacées après des tirages limités, exécutés dans ces bonnes conditions d'encre, de papier, d'habileté de l'imprimeur, qui présentent la pensée du maître dans son intégrité.

On a fait reproche à Palissy de son aveu de retenir « le secret » de son œuvre. En effet, tel soin qu'on prenne à lire son texte, et à relire entre les lignes, on n'y apprend guère que des choses indécises.

L'objection est purement déclamatoire, digne de dame Théorique. La nature humaine est toujours et partout semblable au type : partout elle est jalouse de la possession des biens matériels ou intellectuels qu'elle a péniblement conquise. Les parents chérissent, dans la nichée, l'enfant qui leur a coûté le plus de soins. Aujourd'hui, les livres répandent les formules; dans l'ancien Monde, chaque corporation formait un groupe isolé, où le secret était de rigueur. On n'y était entré qu'après un long temps d'apprentissage technique, et l'on n'était admis ouvrier, qu'imbu de respect pour la main-d'œuvre, pour le tour de main, qui avait été arraché, comme dit quelque part notre homme, avec les dents. Les secrets étaient souvent le privilège d'une famille. Ils ont encore tant d'influence sur l'imagination que nous en sommes tous victimes, avec les « remèdes » des pharmaciens. On ne les confiait point au papier; on se les transmettait par l'oreille et par la pratique. Aussi ne nous en est-il presque point parvenu. L'art du vitrail, de la coloration des verres, qui fut la gloire de la France du XIIe jusqu'au XVIe siècle, avait sombré dans le creuset. Quand l'école romantique renoua, à sa façon, les fils de la tradition française, et s'étudia à sauver les monuments « gothiques » que le XVIIe et le XVIIIe siècle avaient saccagés, Lassus ne trouva plus un seul atelier où l'on sut fondre un verre ni pourpre, ni azur, ni émeraude.

Il faut lire, dans le *Traité* de M. Bontemps, quels hasards servirent ses contremaîtres pour reconstituer pièce à pièce l'art des verres colorés !

En réalité, Palissy s'effrayait avec raison contre le mouvement qui entraînait la société d'alors à renoncer aux traditions de solidité et de matériaux choisis qui avaient été de règle dans les siècles précédents. Les « choses à demy faciles » l'indignaient à bon droit ! Elles sont devenues la honte de nos époques. On n'a que trop suivi, dans le meuble et dans tout, l'architecture des façades simulées, des fausses fenêtres, des colonnes qui portent le vide ! L'antique, copié dans les ruines, ne pouvait servir que de motif décoratif. C'est l'antique vivant qu'il faut apprendre à interroger pour se former le goût et non pour se rompre à la copie...

Tout est grave dans le prologue de l'*Art de terre*. Au moment de commencer son récit, Bernard Palissy se remémore avec amertume ses peines passées. Il hésite à parler. Il insiste auprès de son interlocuteur pour que celui-ci ne le pousse pas davantage.

Il formule alors la loi du travail dans ces mots dignes d'être écrits sur les murs des écoles, des usines, des ateliers : « *La première chose est qu'il faut que tu sois veuillant* (déterminé), *agile*, *actif et laborieux.* » Puis, en homme qui sait la vie des inventeurs, des chercheurs, et les rochers qu'ils ont déplacés sur la route, il ajoute : « Secondement, il te faut avoir du bien. »

Les confidences s'engagent.

« Je n'avois pas beaucoup de bien ; mais j'avois la pourtraiture. L'on pensoit en nostre pays que je fusse plus sçavant en l'art de peinture que je n'estois, qui causoit que j'estois souvent appelé pour faire les figures pour les procès. Or, quand j'estois en telles commissions, j'estois très-bien payé, aussi ay-je entretenu long temps la vitrerie [1], jusqu'à ce que

1. Il faut entendre par « pourtraitures » des levées de plan. Précédemment, Palissy a parlé d'un maistre Charles, peintre fort excellent, qui, envoyé sur les lieux, par le sieur de la Trémouille et le général Royer, quand on voulait ériger la gabelle en Guyenne, « apporta figure certaine et au vray des bocages et des villages sur les isles ».

La « vitrerie », c'est vraisemblablement l'art de composer des cartons pour les vitraux et de les enluminer. On ne connaît point de vitraux authentiques de Palissy, encore que l'on lui en ait attribué plusieurs. Mais là naissent les obscurités. Comment admettre que notre homme, vivant avec les gens, qui fondaient les verres, les

j'aye été asseuré pouvoir vivre de l'art de terre. Aussi en cherchant le dit art, j'ay apprins à faire l'alchimie avec les dents.

« Je sçais, lui répond doucement Théorique, que tu as endurez beaucoup de povreté et d'ennuis en cherchant le dit art de terre, à cause que tu estois chargé de femme et enfans. Or, d'autant que au paravant tu n'en avois nulle connoissance, et qu'il te falloit deviner, parce que tu ne pouvois laisser ton mesnage pour aller apprendre le dit art en quelque boutique, aussi que tu n'avois moyen d'entretenir aucuns serviteurs qui te pussent faire quelque chose pour t'amener au chemin de l'art susdit.

« Suivant ta requeste, reprend Palissy, sache qu'il y a vingt et cinq ans passez, il me fust monstré une coupe de terre tournée et esmaillée, d'une telle beauté, que dès lors j'entray en dispute avec ma propre pensée, en me rémémorant plusieurs propos, qu'aucuns m'avoient tenu en se moquant de moy, lorsque je peindois des ymaiges. Or, voyant que l'on commençoit à les délaisser au pays de mon habitation, aussi que la vitrerie n'avoit pas grande requeste, je pensay que si j'avois trouvé l'invention de faire des esmaux, je pourrois faire des esmaux et autres choses de belle ordonnance, parce que Dieu m'avoit donné d'entendre quelque chose de la pourtraiture. Et dès lors sans avoir égard que je n'avois nulle connoissance des terres argileuses, je me mys à chercher les esmaux comme un homme qui taste en ténèbres. Sans avoir entendu de quelles matières se faisaient les dits émaux, je piloys en ces jours là toutes les matières que je pouvois penser qui pourroient faire quelque chose; et les ayant pilées et broyées, j'achetois une quantité de pots de terre, et après les avoir mis en pièces, je mettois des matières que j'avois broyées dessus icelles, et les ayant marquées, je mettois en escrit à part les drogues que j'avois mises sur chacune d'icelles pour mémoire. Puis ayant fait un fourneau à ma fantaisie, je mettois cuire les dittes pièces pour voir si mes drogues pourroient faire quelques couleurs de blanc; ici je ne cherchois autre esmail que le blanc, parce que j'ay ouy dire que le blanc est le fondement de tous les austres émaux. Or, parce que je n'avois jamais veu cuire terre, je ne sçavois à quel degré de feu le dit esmail se devoit fondre, il m'estoit impossible de pouvoir rien faire par

découpaient, les assemblaient, les montaient dans des plombs, ait été aussi ignorant des oxydes colorants, des fondants, des émaux qu'il allait rechercher avec une telle ardeur, de telles pertes de temps, de tels essais ruineux? C'est ici que se présente l'hypothèse de la recherche de la porcelaine, de « l'émail blanc »

PLAT A REPTILES, COQUILLES ET FEUILLAGES AQUATIQUES.

ce moyen, ores que mes drogues eussent été bonnes, parce qu'aucunes fois la chose avoit trop chauffé et autres fois trop peu ; et quand les dites matières estoient trop petites ou brûlées, je ne pouvois rien juger de la cause pourquoi je ne faisois rien de bon, mais en donnois le blasme aux matières, mais encore en ce faisant, je commettois une faute plus lourde que la susdite : car en mettant les pièces de mes espreuves dedans le fourneau, je les arrangeois sans considération. Or, m'estant ainsi abusé plusieurs fois avec grands frais et labeurs j'estois tous les jours à piler et broyer nouvelles matières et construire nouveaux fourneaux avec grande despence d'argent et consommation de bois et de temps.

« Quand j'eus bastelé plusieurs années ainsy imprudemment, avec tristesse et soupirs, à cause que je ne pouvois parvenir à rien de mon intention et me souvenant de la despence perdue, je m'avysois pour obvier à si grande despence d'envoyer les drogues que je voulois approuver (essayer) à quelque fourneau de potier ; et ayant conclud en mon esprit telle chose j'achetois de rechef plusieurs vaisseaux de terre, et les ayant rompus en pièces comme de coutume, j'en couvrois trois ou quatre cents pièces d'esmail et les envoyois à une poterie distante d'une lieue et demye de ma demeurance avec requeste envers les potiers qu'il leur pleust permettre cuyre les dittes espreuves dedans aucuns de leurs vaisseaux, ce qu'ils faisoient volontiers. Mais quand ils avoient cuit leur fournée et qu'ils venoient à tirer mes espreuves, je n'en recevois que honte et perte, parce qu'il ne se trouvoit rien de bon, à cause que le feu des dits potiers n'estoit assez chaud, ainsi que mes dittes espreuves n'estoient enfournées au devoir requis et selon la science. Derechef je faisois nombre de compositions nouvelles, toujours avec grands frais, pertes de temps, confusion et tristesse.

« Quand je vis que je ne pouvois par ce moyen rien faire de mon intention, je pris relasche quelque temps, m'occupant de mon art de peinture et de vitrerie, et me mis comme en nonchaloir de chercher les secrets des esmaux. Quelques jours après[1], survindrent certains commissaires, députés par le Roy, pour ériger la gabelle au pays de Xaintonge, lesquels m'appelèrent pour figurer les isles et pays circonvoisins de tous les marais salants dudit pays. Or, après que la ditte commission fut parachevée et que je me trouvoy muni d'un peu d'argent, je reprins encore l'affection de poursuivre la suyte des dits esmaux ; et voyant

1. Vers l'an 1543.

DIANE.

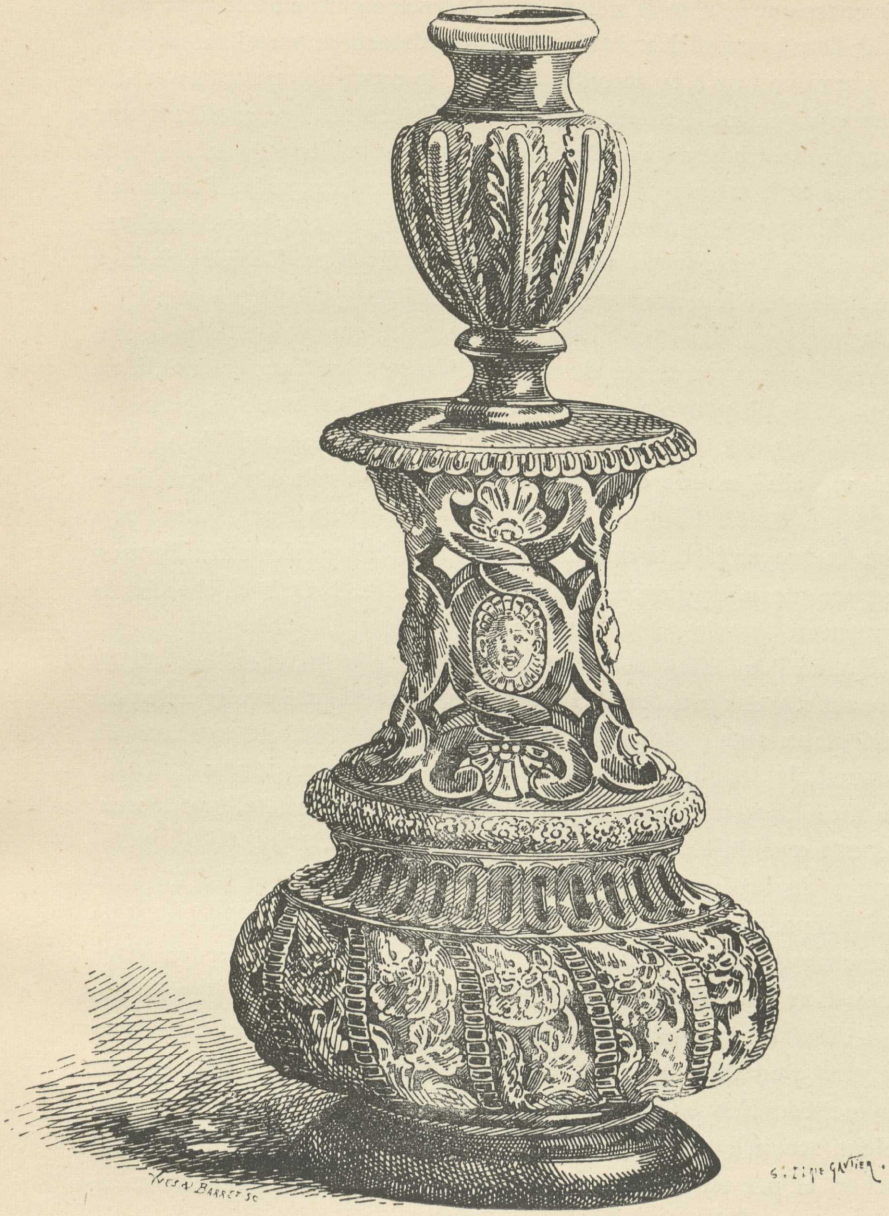
Aiguière émaillée. — (Musée céramique de Sèvres.)

que je n'avois rien pu faire dans mes fourneaux et à ceux des potiers susdits, je rompis environ trois douzaines de pots de terre tout neufs, et ayant broyé grande quantité de diverses matières, je couvroy tous les lopins des dits pots des dittes drogues couchées avec le pinceau. Mais il te faut entendre que des deux ou trois cents pièces il n'y avoit que trois de chacune composition.

« Ayant ce fait, je prins toutes ces pièces et les portoys à une verrerie afin de voir si mes matières et compositions se pourroient trouver bonnes aux fours des dites verreries. Or, d'autant que leurs fourneaux sont plus forts que ceux des potiers, ayant mis toutes mes espreuves dans les dits fourneaux, le lendemain que je les fus tirer j'apperçeus partie de mes compositions qui avoit commencé à fondre, qui fust cause que je fus encore encouragé à chercher l'esmail blanc pour lequel j'avois tant travaillé.

« Touchant des autres couleurs, je ne m'en mettois aucunement en peine ; ce peu d'apparence que j'avois trouvé lors, me fist travailler pour chercher le dit blanc deux ans, outre le temps susdit, durant lesquels deux ans, je ne faisois qu'aller aux verreries prochaines. Dieu voulust qu'ainsi que je commençois à perdre courage et que pour le dernier coup je m'estoys transporté à une verrerie, ayant avec moi un homme chargé de plus de trois cents sortes d'espreuves, il se trouva une des dittes espreuves qui fut fondue en quatre heures après avoir été mise au fourneau, laquelle espreuve se trouva blanche et polie, de sorte qu'elle me causa une joie telle que je croyois estre devenu nouvelle créature. Et pensay dès lors avoir une perfection entière de l'esmail blanc. Mais je fus fort éloigné de ma pensée : ceste espreuve estoit fort heureuse d'une part et bien malheureuse de l'autre : heureuse en ce qu'elle me donna entrée à ce que je suis parvenu, et malheureuse en ce qu'elle n'étoit mise en dose et mesure requise.

« Je fus si grand beste en ce jour là que soudain que j'eus fait le dit blanc qui estoit singulièrement beau, je me mis à faire des vaisseaux de terre, combien que jamais je n'eusse connu terre, et ayant employé l'espace de sept ou huit mois à faire les dits vaisseaux, je me prins à ériger un fourneau semblable à celuy des verriers, lequel je bastis avec un labeur indicible, car il falloist que je maçonnasse tout seul, que je détrempasse mon mortier, que je tirasse l'eau pour la détrempe d'iceluy, aussi me falloist moy mesme aller querir la brique sur mon



FLAMBEAU EN TERRE ÉMAILLÉE.

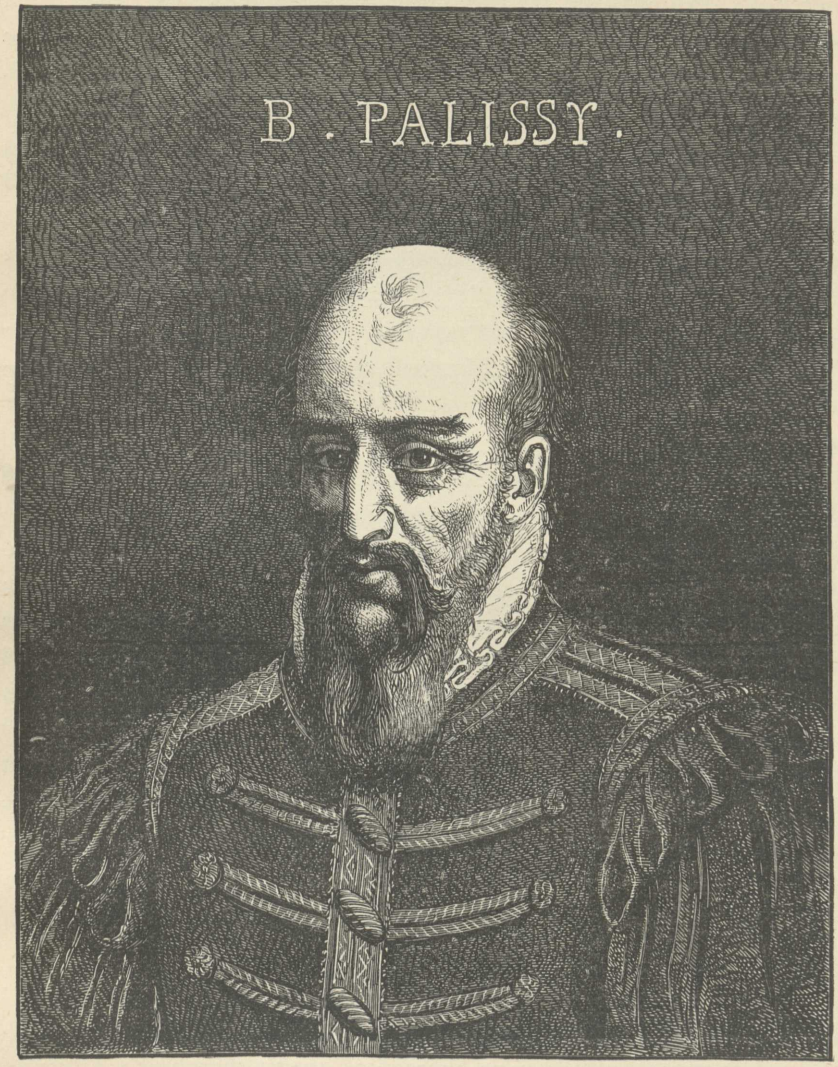
(Musée céramique de Sèvres.)

dos à cause que je n'avois nul moyen d'entretenir un seul homme pour m'ayder dans ceste affaire. Je fis cuyre un vaisseau en première cuisson, mais quand ce fust à la seconde cuisson, je reçus des tristesses et des labeurs tels que nul homme ne les voudroit croire. Car au lieu de me reposer de mes labeurs passés, il me fallust travailler l'espace de plus d'un mois nuit et jour pour broyer les matières desquelles j'avois fait ce beau blanc au fourneau des verriers, et quand j'eus broyé les dittes matières, j'en couvroy les vaisseaux que j'avois faits. Ce faist, je mys le feu dans mon fourneau par deux gueules ainsy que j'avois veu faire aux dits verriers. Mais combien que je fusse six jours et six nuits devant le dit fourneau, sans cesser de brusler bois par les deux gueules, il ne fust possible de pouvoir fondre le dit esmail, et estois comme un homme désespéré. Et combien que je fusse tout estourdi de travail, je me vey adviser que dans mon esmail il y avoit trop peu de la matière qui devoit faire fondre les autres ; ce que voyant, je me mys à piler et broyer la dite matière, sans toutes fois laisser refroidir mon fourneau ; par ainsy j'avois double peine : piler, broyer et chauffer le dit fourneau.

« Quand j'eus ainsy composé mon esmail, je fus contraint d'aller encore acheter des pots afin de l'esprouver, d'autant que j'avois perdu tous les vaisseaux que j'avois faits. Et ayant couvert les dittes pièces du dit esmail, je les mys dans le fourneau, continuant toujours le feu en sa grandeur ; mais sur cela il me survint un autre malheur, lequel me donna grande fascherie, qui est que le bois m'ayant failli, je fus contraint de bruler les estapes qui soutenoyent les tailles de mon jardin, lesquelles estant bruslées, je fus contraint de brusler les tables et plancher de la maison, afin de faire fondre la seconde composition. J'estois dans une telle angoisse que je ne saurois dire, car j'estois tout tari et desséché à cause du labeur et de la chaleur du fourneau. Il y avoit plus d'un mois que ma chemise n'avoit seiché sur moi. Encore pour me consoler on se moquoit de moy, et mesme ceux qui me devoient secourir alloient crier par la ville que je faisois brusler le plancher, et par tel moyen on me faisoit perdre mon crédit, et m'estimoit-on estre fol.

« Les autres disoient que je cherchois à faire de la fausse monnoye, qui estoit un mot qui me faisoit seicher sur les pieds, et m'en allois par les rues tout baissé comme un homme honteux. J'estois endetté

en plusieurs lieux et avois ordinairement deux enfants aux nourrices, ne pouvant payer leurs salaires. Personne ne me secouroit; mais au



BERNARD PALISSY.
(Appartenant au Musée de Cluny.)

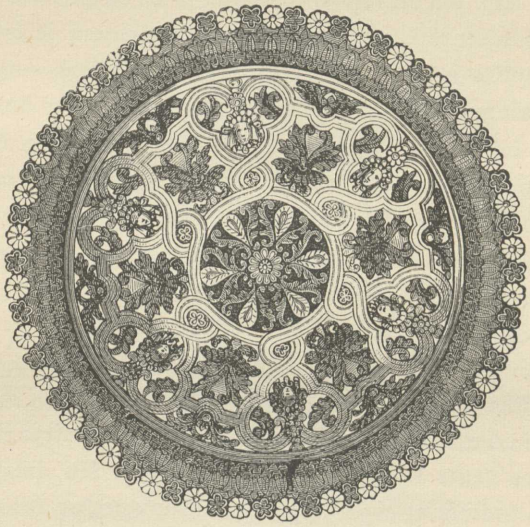
contraire ils se moquaient de moy en disant : « Il lui appartient bien « de mourir de faim par ce qu'il délaisse son métier. » Toutes ces

nouvelles venoient à mes oreilles lorsque je passois par la rue. Toutefois il me restoit encore quelque espérance qui m'encourageoit et soutenoit, d'autant que les dernières espreuves s'estoient assez bien comportées ; et dès lors en pensay savoir assez pour pouvoir gagner ma vie, combien que j'en fusse fort éloigné comme tu entendras cy-après... »

Il existe dans la collection Anthony de Rothschild un médaillon en terre cuite émaillée qui a passé pour nous donner le portrait de Bernard Palissy. On est bien autrement assuré de le voir dans une gouache sur vélin, achetée en 1865 par E. du Sommerard pour le Musée de Cluny, laquelle n'a été, que je sache, l'objet d'aucune contestation depuis le jour où j'en publiai un dessin fort exact dans mes *Chefs-d'œuvre des Arts industriels*. L'exécution en est, visiblement, contemporaine de l'âge mûr de B. Palissy. Son nom, écrit en majuscules d'or sur le fond noir, souligne une intention de tirer l'attention sur l'effigie d'une personne notable. L'artiste s'est complu à la ressemblance. Ce n'est point dans une œuvre de seconde main que l'on obtient une telle direction du regard et un visage allongé de façon aussi caractérisée. Le visage est osseux, prolongé par une barbe qui descend en barbiche et par un front dénudé. Le costume est assez agrémenté de passementeries pour être celui d'un homme attaché à la cour, tel que « l'Inventeur des rustiques figulines du Roy et de sa mère la Royne ». L'expression est calme, avec un sentiment de satire sur les lèvres et des traces de fatigue dans les pattes d'oie qui bordent l'œil. Enfin, détail dont l'interprétation ne dépasserait point le bon sens, la trace d'une blessure assez large, sur le sourcil gauche, révèle peut-être un éclat de ces cailloux qui « pétoient comme tonnerre et coupoient comme rasoirs », et dont le potier, rude au travail, va nous entretenir.

« ... Quand je me fus reposé un peu de temps, continue-t-il, avec regret de ce que nul n'avoit pitié de moy, je dis à mon Ame : « Qu'est-« ce qui t'attriste puisque tu as cherché ce que tu cherchois ? Travaille « à présent, et tu rendras honteux tes détracteurs. » Mais, mon Esprit disoit d'autre part : « Tu n'as rien de quoy pour suyvre ton affaire ; « comment pourras-tu nourrir ta famille et achepter les choses requises « pour passer le temps de quatre ou cinq mois qu'il faut au paravant « que tu puisses jouyr du fruit de ton labeur ? » Or, ainsy que j'estois

à telle tristesse et desbat d'esprit, l'espérance me donna un peu de courage; et ayant considéré que je seroys beaucoup long pour faire une fournée toute de ma main, pour abréger et gaigner le temps et pour plus soudain faire apparoir le secret que j'avois trouvé du dit esmail blanc, je prins un potier commun et luy donnoi certains pourtraits à fin qu'il me fist des vaisseaux selon mon ordonnance, et tandis qu'il faisoit ces choses, je m'occupoy à quelques médailles[1]. Mais c'étoit



PLAT A FRUITS, ÉVIDÉ ET ÉMAILLÉ.

une chose pitoyable, car j'estois contraint de nourrir le dit potier dans une taverne à crédit, par ce que je n'avois nul moyen en la maison.

« Quand nous eusmes travaillé l'espace de six mois, et qu'il falloit cuyre la besogne faite, il fallut faire un fourneau et donner congé au potier, auquel par faute d'argent je fus contraint de donner de mes vêtements pour son salaire. Or, par ce que je n'avois pas d'estoffes (matériaux) pour ériger mon fourneau, je me prins à deffaire celuy que

1. Il faut entendre par « médailles » quelques médaillons décoratifs, profils de divinités païennes ou de héros de la fable, que Palissy moulait en terre et qu'il allait émailler. Il existe de ces motifs, généralement en ovale, dans plusieurs collections. Ils ont peut-être orné les grottes dont nous avons parlé déjà.

j'avois fait à la mode des verriers à fin de me servir des estoffes de la dépouille d'iceluy. Or, par ce que le dit four avoit si fort chauffé l'espace de six jours et nuits, le mortier et la brique du dit four s'estoient liquéfiés et vitrifiés, de telle sorte qu'en démaçonnant j'eus les doigts coupez et incisez en tant d'endroits que je fus contraint manger mon potage ayant les doigts enveloppez de drapeaux (chiffons). Quand j'eus deffait le dit fourneau, il fallut ériger l'autre, qui ne fust pas sans grand peine, d'autant qu'il me falloit aller quérir l'eau, le mortier et la pierre sans aucun ayde et sans aucun repos. Ce faict, je fis cuyre l'œuvre susdite en première cuisson, et puis par emprunt ou autrement je trouvay moyen d'avoir des estoffes pour faire des esmaux. La dite besongne fut bien portée en première cuisson. Mais quand j'eus acheté les dittes estoffes, il me survint un labeur, qui me cuyda faire rendre l'esprit. Car après que par plusieurs jours je me fus lassé à piler et calciner mes matières, il me les convint broyer sans aucun ayde à un moulin à bras auquel il falloit ordinairement deux puissants hommes pour le virer. Le désir que j'avois de parvenir en mon entreprise me faisoit faire des choses que j'eusse estimées impossibles.

« Quand les dittes couleurs furent broyées, je couvris tous les vaisseaux et médailles du dit esmail, puis ayant le tout mis et arrangé dedans le fourneau, je commencay à faire du feu, pensant retirer de ma fournée trois ou quatre cents livres, et continuay le dit feu, jusques à ce que j'eus quelques indices et espérances que mes esmaux fussent fondus et que ma fournée se portât bien. Le lendemain quand je vins à tirer mon œuvre, ayant premièrement osté le feu, mes tristesses et douleurs furent augmentées si abondamment que je perdis toute contenance. Car combien que mes esmaux fussent bons et ma besongne bonne, néantmoins deux accidents estoient survenus à la ditte fournée, lesquels avoient tout gasté ; et à fin que tu t'en donnes de garde je te diray quels ils sont. C'est parce que le mortier de quoy j'avois maçonné mon four estoit plein de cailloux, lesquels sentant la véhémence du feu lorsque mes esmaux se commençoient à liquéfier, se crevèrent en plusieurs pièces, faisant plusieurs pets et tonnerres dans le dit four. Or, ainsi que les esclats des dits cailloux sautoient contre ma besongne, l'esmail qui estoit déjà liquéfié et rendu en matière glueuse, print les dits cailloux et se les attacha par toutes les parties de mes vaisseaux et médailles, qui sans cela se fussent trouvez beaux.

« Ainsi connoissant que mon fourneau estoit assez chaud, je le laissai refroidir jusqu'au lendemain; lors je fus si marry que je ne saurois te dire, et non sans cause; car une fournée me coustoit plus de six vingt escus. J'avois emprunté le bois et les estoffes, et si avois emprunté une partie de ma nourriture en faisant la ditte besongne. J'avois tenu en espérance mes créditeurs qu'ils seroient payés de l'argent qui proviendroit des pièces de la ditte fournée; ce qui fust cause que divers accoururent dès le matin, quand je commençois à désenfourner.

AIGUIÈRE SEMÉE DE COQUILLES, ÉMAILLÉE DE JASPE.
(Musée du Louvre.)

Donc, par ce moyen furent redoublées mes tristesses; d'autant qu'en tirant la dite besogne je ne recevois que honte et confusion. Car toutes mes pièces estoient semées de petits morceaux de cailloux, qui estoient si bien attachez austour des dits vaisseaux et liez avec l'esmail que quand on passoit les mains par dessus, les dits cailloux coupoient comme razoirs; et combien que la besongne fust par ce moyen perdue, toutes fois d'aucuns en vouloient acheter à vil prix : mais ce eust esté en décriement et rabaissement de mon honneur; je mys en pièces entièrement le total de la ditte fournée, et me couchay de mélancolie non sans cause, car je n'avois plus de moyen de subvenir à ma famille. Je n'avois en ma

maison que reproches; au lieu de me consoler on donnoit des malédictions; mes voisins qui avoient entendu ceste affaire disoient que je n'estois qu'un fol, et que j'eusse eu plus de huit cents francs de la besongne que j'avois rompue, et estoient toutes ces nouvelles jointes avec mes douleurs... »

Rien n'abat cette âme de juste et de croyant! Les déconvenues du métier, les réflexions sur la misère qu'il impose aux siens, les reproches de l'épouse qui l'accueille les bras chargés d'enfants sans pain, les ironies des voisins, tout glisse sur sa résolution, rien n'entame sa constance! Et son respect pour son œuvre, qu'il ne veut pas livrer imparfait, complète par une touche magistrale cette confession d'un grand artiste.

Suivons-le encore :

« ... Quand j'eus demeuré quelque temps au lit, et que j'eus considéré en moy-mesme qu'un homme qui seroit tombé en un fossé son devoir seroit de tascher de se relever, je me mys à faire quelques peintures, et par plusieurs moyens, je prins peine de recouvrer un peu d'argent. Mais en cuysant une autre fournée, il survint un accident auquel je ne me doutais point : car la véhémence de la flambe du feu avoit porté quantité de cendres contre mes pièces, de sorte que par tous les endroits où la ditte cendre avoit touché, mes vaisseaux estoient rudes et mal polys, à cause que l'esmail estant liquéfié, s'estoit joint avec les dittes cendres. Nonobstant toutes ces pertes je demeuray en espérance de me remonter par le moyen du dit art, car je fis faire un grand nombre de lanternes de terre [1] à certains potiers pour enfermer mes vaisseaux quand je les mettois au four : à fin que par le moyen des dittes lanternes mes vaisseaux fussent guarantis de la cendre. L'invention se trouva bonne, et m'a servi jusques aujourd'huy...

« ... Bref, j'ay ainsi bastelé l'espace de quinze ou seize ans... Enfin je trouvay moyen de faire quelques vaisseaux de divers esmaux entremeslez en matière de jaspe [2] : cela m'a nourri quelques ans... Quand

1. Ces « lanternes » sont demeurées en usage sous le nom de *gazettes*.

2. M. Edmond Bonnaffé a publié, en 1874, un *Inventaire des meubles de Catherine de Médicis, en 1589*. On rencontre dans le relevé des opérations des Conseillers-maîtres en la Chambre des Comptes qui instrumentaient à la requête des créanciers dans l'hôtel de feue reyne mère, à l'article « vaisselle de fayence », les indications que voici : « N° 738, neuf autres vases façon de jaspe; n°s 764 à 774, dix flacons, quatre buyres, un vase à bouquets, deux grandes sallières, deux autres moyennes sallières, quatre petits potz à bouquets, une couppe à boire, six grands platz à laver les mains,

j'eus inventé le moyen de faire des pièces rustiques, je fus en plus grande peine et en plus d'ennui qu'auparavant. Car ayant un certain nombre de bassins rustiques et les ayant fait cuire, mes esmaux se trouvèrent les uns beaux et bien fondus; autres mal fondus, autres estoient bruslez, à cause qu'ils estoient composez de diverses matières qui estoient fusibles à divers degrez : le verd des lezards estoit bruslé avant que la couleur des serpents fust fondue; aussi la couleur des serpents, escrevices, tortues et cancres estoit fondue auparavant que le blanc eust reçeu aucune beauté. Toutes ces fautes m'ont causé un tel labeur et tristesse d'esprit, qu'au paravant que j'aye eu rendu mes esmaux fusibles à un mesme degré de feu, j'ay cuydé entrer jusques à la porte du sépulchre. Aussi en me travaillant à telles affaires je me suis trouvé l'espace de dix ans si escoulé en ma personne, qu'il n'y avoit aucune forme ny apparence de bosse aux bras ny aux jambes : ains estoient mes dittes jambes toutes d'une venue ; de sorte que les liens de quoy j'attachois mes bas de chausses, estoient, soudain que je cheminois, sur les talons avec le résidu de mes chausses.

« Je m'allois souvent pourmener dans la prairie de Xaintes, en considérant mes misères et ennuys. Et sur toutes choses de ce que en ma maison mesme je ne pouvois avoir nulle patience, ni rien qui fust trouvé

douze et quinze autres plats moyens, façon de jaspe ; nos 775 à 781, une douzaine et huict assiettes, treize autres tasses godronnées, six autres moyennes tasses godronnées, une petite soucoupe, une autre coupe à jouer de mesme façon et terre. »

« Ces articles, dit en note M. E. Bonnaffé, sont des ouvrages de Bernard de Palissy. Il est inutile d'insister sur la valeur de ce document qui nous montre pour la première fois, si je ne me trompe, un catalogue de la vaisselle fabriquée par Palissy. Jusqu'à ce jour on n'avait trouvé la trace (historique) d'aucune de ces pièces... »

Déjà dans l'*Introduction*, M. Bonnaffé avait écrit : « Jusqu'à ce moment nous n'avons rencontré Palissy ni dans les appartements, à côté des peintres et émailleurs de la cour, ni dans le jardin où « l'Inventeur des rustiques figulines du Roy » avait sa place marquée. On peut croire que la reine avait songé à lui confier (dans son hôtel) quelque travail analogue à la grotte des Tuileries; je trouve en effet dans un coin « *six quaisses de sapin pleines de pierres de diverses sortes pour faire rochers et fontaines* » qui pourraient bien être des matériaux destinés au vieux Bernard. » Mais cette supposition nous semble peu fondée. On avait pu mettre en ces caisses des pierres naturelles de formes singulières.

L'observation est mieux appuyée lorsque, faisant observer que les vases, flacons, buires, vases à bouquets, salières, pots à bouquets, coupes, plats, tasses godronnées, assiettes, coupe à jour en terre et façon de jaspe, étant confiés aux soins de Jehan Charpentier, garde-vaisselle, ces 141 objets pouvaient figurer sur les dressoirs et crédences, comme céramique précieuse.

bon. J'estois méprisé et moqué de tous; toutefois je faisois toujours quelques vaisseaux de couleurs diverses, qui me nourrissoient tellement quellement... Toutesfois l'espérance que j'avois me faisoit procéder en mon affaire si virilement que plusieurs fois, pour entretenir les personnes qui me venoient voir, je faisois mes efforts de rire, combien que intérieurement je fusse bien triste. »

Enfin le succès lui sourit. Mais il est encore si mal outillé!

« ... Je poursuyvis mon affaire de telle sorte que je recevois beaucoup d'argent d'une partie de ma besongne, qui se trouvoit bien. Mais il me survint une autre affliction conquatenée avec les susdittes, qui est que la chaleur, les vents, pluyes et gouttières me gastoient la plus grande part de mon œuvre, auparavant qu'elle fust cuitte : tellement qu'il me fallust emprunter charpenterie, lattes, tuilles et clous pour m'accommoder. Or bien souvent n'ayant point de quoy bastir, j'estois contraint de m'accommoder de lianes et autres verdures. Or, ainsi que ma puissance s'augmentoit, je defaisoys ce que j'avois fait, et le bastissois un peu mieux, qui faisoit qu'aucuns artisans comme chaussetiers, cordonniers, sergens et notaires, un tas de vieilles, tous ceux-cy sans avoir égard que mon art ne se pouvoit exercer sans grand logis, disoient que je ne faisoys que faire et desfaire, et me blasmoient de ce qui les devoit inciter à pitié, attendu que j'estois contraint d'employer les choses nécessaires à ma nourriture, pour ériger les choses nécessaires à mon art. Et qui pis est, le motif des dittes moqueries et persécutions sortoit de ceux de ma maison, lesquels estoyent si esloignés de raison qu'ils vouloient que je fisse la besongne sans outils, chose plus que déraisonnable. Or d'autant plus la chose estoit déraisonnable, de tant plus l'affliction m'estoit extrême.

« J'ai esté plusieurs années que n'ayant rien de quoy faire pour couvrir mes fourneaux, j'estois toutes les nuits à la mercy des pluyes et vents, sans avoir aucuns secours, aide, ny consolation, sinon les chats huants qui chantoyent d'un costé et les chiens qui hurloyent de l'autre. Parfois il se levoit des vents et tempestes qui souffloyent de telle sorte sur le dessuz et le dessouz de mes fourneaux, que j'estoys contraint quitter là tout, avec perte de mon labeur : et me suis trouvé plusieurs foys qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur soy, à cause des pluyes qui estoient tombées, je m'en allois coucher à la minuit ou à la pointe du jour, accoutré de telle sorte comme un homme que l'on auroit

trainé par tous les bourbiers de la ville; et, en m'en allant ainsi retirer, j'allois bricollant sans chandelle, et tombant d'un costé et d'autre comme un homme qui seroyt ivre de vin, rempli de grandes tristesses : d'autant qu'après avoir longtemps travaillé, je voyois mon labeur perdu.

HANAP EN TERRE ÉMAILLÉE, DANS LE GOUT DES GRÈS FLAMANDS.

Or, en me retirant ainsi trempé et souillé, je trouvois en ma chambre une persécution pire que la première, qui me fait à présent esmerveiller que je ne sois consumé de tristesse. »

Ici s'arrête l'amère confidence[1] :

« — Pourquoy me cherches-tu une si longue chanson », répond Théo-

1. Sa femme est présentée comme un être dur : rien n'attendrit la mère de famille, ni l'épouse. Palissy avait été blessé profondément. Son cri, à distance, est amer, douloureux. Cette âme sensible, exaltée jusqu'à la folie, revoit avec horreur son iso-

rique, personne essentiellement raisonnable,... « des esmaux tu ne m'as encore rien dit ?

« — Les esmaux de quoy je fais ma besongne sont faits d'estaing, de plomb, de fer, d'acier, d'antimoine, de saphre, de mine, d'arène (de silice) de salicort, de cendre gravelée, de litarge et de pierre de Périgord. »

Voilà tout ce qu'elle tire de Pratique, qui le prend de haut : « ... Parquoy je suis d'avis que tu travailles pour trouver les dittes dozes, aussi bien que j'ay fait, autrement tu aurois trop bon marché de la Science et peut-être que ce seroit la cause de te la faire mespriser... »

Nous nous sommes demandé bien souvent en quelle matière précise était cette « coupe de terre tournée et esmaillée d'une telle beauté qu'il entra en dispute avec sa propre pensée ». On a proposé une coupe en majolique. Les majoliques italiennes sont souvent toutes blanches, et l'émail, si gras qu'il soit, n'est pas plus parfait que celui des terres émaillées qui se fabriquaient alors en France, soit pour des carrelages, soit pour des épis de châteaux ou de pigeonniers, soit pour la vaisselle courante. Elles ne triomphent que par la qualité du sujet, la rigueur du dessin, l'ordonnance de l'ornementation, la vivacité de certaines irisations. Je me suis arrêté à une coupe en porcelaine soit de la Chine, soit du Japon, soit de la Perse. Les princes de Médicis, à cette date, n'avaient point encore trouvé le secret de leur porcelaine, laquelle, du reste, n'offre point un blanc d'une pureté parfaite.

La porcelaine avait depuis longtemps pénétré en Europe, en France. On en rencontre dans les inventaires des mentions, lesquelles ne peuvent, comme on l'a cru, s'appliquer au coquillage qui, peut-être, lui a donné son nom. Jacques Cœur envoya un de ses agents, Jean de Village, nouer

lement farouche dans le passé. Il le confond avec ses déboires. Palissy devint-il veuf? Il est fait allusion, quand il est installé à Paris, à une tante et à deux « Palissis » qui ne sont point désignés comme ses enfants. Peut-être trouverait-on là un trait de race. Molière aussi fut cruel pour le caractère âpre que prennent dans leur intérieur les femmes qui vieillissent, lui, si touché de la grâce et de la candeur des jeunes. L'ouvrier parisien, aujourd'hui encore, qualifie sa légitime « la bourgeoise » et il y a plus de retenue ironique que d'épanchement dans le mot.

des relations commerciales à Damas : celui-ci en revient porteur, pour le roi Charles VII, de la part du « sultan de Babilonie, de trois escuelles et d'ung plat en pourcelaine de Sinant (de Chine) », lesquels mirent la cour en émoi.

J'abrège; le dossier des citations serait volumineux. Ce qui est plausible, c'est qu'un homme aussi sagace que Palissy dut être frappé par des caractères radicalement dissemblables entre ce qu'on lui montrait et ce qu'il avait l'habitude de voir. Son instinct l'avertit qu'il est en présence d'un résultat nouveau dû à des substances à découvrir. L'émail, dans la porcelaine, fait corps avec l'intérieur, tandis que, dans la faïence, il ne fait qu'adhérer au noyau. Ce que Palissy chercha les yeux fermés et ce qui le conduisit à des résultats tout autres, ce fut qu'il ne rencontra pas, dans les pays qu'il traversa et dans les terres dont il essaya l'analyse par la cuisson, ce mystérieux kaolin, qui, seul, produit la porcelaine dure, ou tout au moins ces argiles plastiques lesquelles, mélangées au silex, donnent la porcelaine tendre. Les citations abonderaient si l'espace qui nous est accordé nous permettait de les reprendre dans les pages qui précèdent.

Palissy voulait mieux que la faïence. Dans le cabinet de M. Rane, il admire plusieurs coquilles de poisson, lesquelles ont un si beau polissement « qu'il n'y a perle au monde si belle ». C'est tout justement l'effet du poli de la porcelaine des anciennes dynasties chinoises. « Et voyant de telles choses, ajoute-t-il, je dys en moy mesme, pourquoi est-ce que ceux qui disent sçavoir faire l'or ne pulvérisent pas un nombre des dittes coquilles et en faire de la paste pour en former quelque belle coupe ? » Il paraît même avoir eu la vague notion des histoires qui couraient sur la manipulation du kaolin en Chine, des os humains mêlés à cette précieuse argile, des cent ans pendant lesquels on laissait « pourrir » la pâte, quand il parle de « la terre sigillée », ce bol qui s'employait en médecine comme antiputride, et qui venait « du pays occupé par le Turc ».

Si notre hypothèse n'est point juste, au moins s'arrêtera-t-on à cette remarque que Palissy a pris l'émail blanc comme une base, qui, selon le langage des alchimistes, était générative de tous les émaux. Il le dit en propres termes. La science céramique n'a réellement été formulée que de nos jours, en France, par Brongniart.

Sans les fragments et les moules révélés par les fouilles du Louvre, on ne connaîtrait que la partie commerciale de cet œuvre. Encore ne possédons-nous aucune marque certaine qui nous affirme que telle pièce est sortie des mains de Palissy, ni de ses ateliers. Il n'a point signé, à moins que l'on admette comme son poinçon la fleur de lis avec un double B que, le premier, A. Teinturier signala, imprimée en creux, sous le revers de certaines pièces.

Il est vraisemblable que la réussite de ses émaux lui fit naître des imitateurs, quoique cependant il ne les ait pas signalés, ce qu'il n'eût pas manqué de faire s'il en eût eu connaissance. Le but qu'il poursuivait était le programme mi-architectural des grottes. Quant aux figures émaillées, les della Robbia les réussissaient avant lui. Il fut probablement conduit à l'idée d'émailler l'intérieur des grottes, idée qu'il pousse jusqu'au rêve lorsque, dans le projet de son premier cabinet, il annonce qu'il le cuira tout entier d'un seul coup de feu. La recherche de cet effet des couleurs brillantes et variées et des reliefs lui avait peut-être été suggérée par les stucateurs italiens que François Ier avait appelés à Fontainebleau, entre autres châteaux, et dont les gravures circulaient dans les ateliers, donnant des modèles de termes et de grotesques, de guirlandes de fleurs entremêlées de fruits et de légumes.

Dans le *Songe de Poliphile*, qu'il avait lu certainement, la fontaine où Poliphile se baigne en compagnie des cinq nymphes est toute décorée de mosaïques. « L'eau estoit si claire et si nette qu'en regardant dedans vous eussiez jugé ces poissons se mouvoir et frayer au long des sièges où ils estoient pourtraits en vif : c'estoient carpes, lamproyes, aloses, perches, truites, escrevisses et infinis autres. »

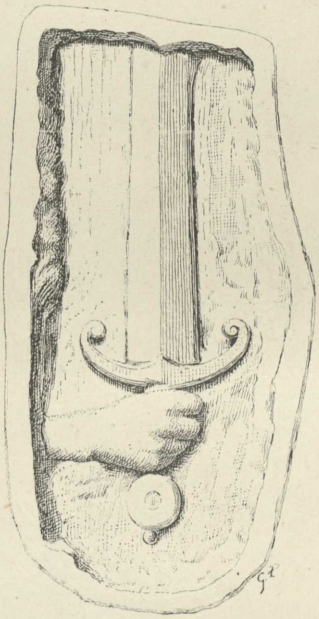
On sait que, vers 1552, il avait déjà exécuté au château d'Écouen, pour son protecteur, le connétable Anne de Montmorency, un de ces ouvrages de précieuse invention et de difficultueuse réussite. On sait aussi qu'il orna de fantaisies semblables les châteaux de Reux, en Normandie, de Chaunes et de Nesles, en Picardie. Selon la mode du temps, il était décorateur ambulant. Il construisait des fours, transportait ses émaux, essayait les terres là où il recevait une commande, comme les tapissiers faisaient de leurs métiers, de leurs laines et de leurs cartons.

Un amateur distingué, M. Destailleurs, a recueilli un dessin qui, par coupe transversale, nous initie à la disposition d'une de ces grottes. Celle-ci est assez simple. Elle est à ciel ouvert. Les arbres qui la domi-

PLAT A MOTIFS AQUATIQUES.
(Collection Sauvageot, au Louvre.)

nent rappellent ce joli passage d'un des projets de Palissy : « Sur la voûte, je feray planter plusieurs arbrisseaux portant fruits, bons pour la nourriture des oyseaux, et aussi certaines herbes de la graine desquelles ils sont amateurs, à fin de les accoustumer à venir se reposer et dire leur chansonnette sur les dits arbrisseaux pour donner plaisir à ceux qui seront en dedans du dit cabinet et jardin. »

On savait que Palissy — de là son nom courant autrefois de « Ber-

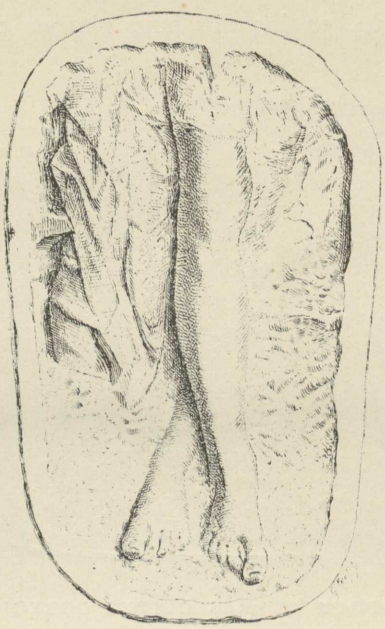


MOULE POUR TERRES CUITES POLYCHROMES
Trouvé dans les fouilles du Vieux Louvre.

nard des Tuileries » — avait exécuté dans ce jardin une grotte pour Catherine de Médicis. Un chercheur des plus heureux parce qu'il est des plus érudits, M. Anatole de Montaiglon, avait retrouvé les comptes pour la dépense des quatre ponts qui devaient y donner accès. Ces comptes, datés du 22 février 1570, donnent au maître potier deux aides, « Nicolas et Mathurin Palissis ». En 1855, en ouvrant une tranchée pour réparer les tuyaux de conduite des jets d'eau du jardin, on trouva quelques débris de cette grotte, une plaque émaillée, le *Baptême du Christ*. On a

transporté ces reliques au musée de Sèvres. Sans doute il faut prendre pour type des œuvres personnelles à notre artiste ce modelé un peu sec et ces colorations claires.

Benjamin Fillon avait découvert à La Rochelle, en manuscrit, un « Devys d'une grotte pour la Royne, mère du Roy ». Palissy, — si la pièce est de sa main, — promet que cette grotte sera de cent fois plus grande durée que celle de Meudon, parce qu'il la feroit cuyre par masses aussi



MOULE POUR TERRES CUITES POLYCHROMES

Trouvé dans les fouilles du Vieux Louvre.

grosses que sont les pierres. Les enrichissements au dedans de celle de Meudon étaient cimentés, plaqués, rapportés de plusieurs pièces. Ils paraissent avoir été emportés lors d'un changement de propriétaire du domaine. Celle-ci devait être maçonnée et liée avec la muraille du dehors. Le reste ne diffère point des descriptions que nous avons analysées[1].

1. Ce précieux papier a été acquis par M. Jules Cousin, bibliothécaire de la Ville et conservateur en chef du musée Carnavalet, à la vente des autographes de Benjamin Fillon.

La grotte royale fut aussi « fragille » que son aînée.

« Le jour de lundi xxie d'aoust (1589), heure de une heure de relevée, les conseillers maîtres en la Cour des comptes (nous les avons déjà signalés en note, page 44) se sont transportés « en une maison qui est au jardin des dites Thuilleries » et se sont fait représenter tous les meubles qui ont appartenu à la feue royne mère du Roy... Du dict lieu de la Marbrerie (le dépôt des marbres précieux, colonnes, etc.), nous nous sommes transportés en la maison et loge où est la grotte qui nous a esté déclarée, en laquelle nous n'avons trouvé que quelques

MOULE POUR TERRES CUITES POLYCHROMES

Trouvé dans les fouilles du Vieux Louvre.

figures de terre fragiles et de peu de valeur, que nous n'avons estimées estre valables pour inventorier...[1] »

En juillet 1865, le hasard rendit à la lumière un four et des moules qu'on peut, sans équivoque, prendre pour ceux de maistre Bernard des Thuilleries et ses aides, neveux ou fils. « ... On fouillait, dit A. Berty dans sa *Topographie historique du vieux Paris*, pour asseoir les fondements de la nouvelle salle des États, lorsqu'on rencontra, en contre-bas du sol, deux fours à poterie dont la plus grande partie était assez bien conservée. L'un d'eux contenait un de ces manchons ou gazettes que

1. E. Bonnaffé, *Inventaire des meubles de Catherine de Médicis*, p. 218.

Palissy passe pour avoir inventés ; des morceaux de grès céramique et des fragments de ces poteries émaillées qui ont fait la célébrité du maître; des empreintes d'ornements discoïdes et en pointes de diamant; enfin des moules malheureusement endommagés, de figures de haut-relief. Le nu a été moulé sur cadavre, et les étoffes l'ont été également sur nature. »

Ces deux figures de haut-relief, dont les moules ont été confiés aux

LA NOURRICE.

Statuette émaillée, de la suite de Palissy.

belles collections céramiques de la Manufacture nationale de Sèvres, sont décrites très expressément dans le « devys » cité plus haut.

« ... Item, il y auroit un autre terme qui seroit tout formé de diverses coquilles marines : sçavoir, les deux yeux de deux coquilles, etc... Item, pour faire esmerveiller les hommes, je en vouldrois faire trois ou quatre vestus et coiffés de modes estranges, lesquels habillemens et coiffures seroient de divers linges, toiles ou substances rayées, si très-approchant de la nature, qu'il n'y auroit homme qui ne pensast que ce fust la chose mesme que l'ouvrier auroit voulu imiter... »

Cette préoccupation de vouloir atteindre au trompe-l'œil, là-bas par

les colorations des bestioles, ici par le moulage, et ce jusqu'au petit poil des barbes et sourcils, nous donne surtout un artisan passionné de son métier. Les ornemanistes français du XIIe au XVe siècle avaient plus largement compris et rendu les visages, les corps et les draperies, les animaux, les fleurs, les feuillages. Le plaisir et l'enseignement sont tout autres devant la flore et la faune d'un des portails de la cathédrale de Reims, que devant les monstres en coquillages.

Bernard fut essentiellement un savant et un convaincu. Ses bassins à reptiles, à poissons, à plantes et à fleurs de la flore parisienne sont des morceaux de nature vivants d'art et de vérité locale[1]. Il en est un, de forme ovale, que l'on peut prendre pour type. Il provient du mobilier du maréchal de Richelieu, vendu à Paris en 1788. Il est en forme de nacelle, à bords évasés et contournés. Sur le marli, semé de coquilles fluviales ou maritimes, s'allongent, pour humer l'air tiède, des grenouilles vertes, des lézards, des écrevisses, des crabes, des tortues; sur l'ilot formant centre dorment traîtreusement trois couleuvres lovées. Tout cela a été moulé, et assez maladroitement. Mais l'arrangement des membres révèle l'homme qui a passé tant d'heures à parcourir la campagne, les bois et les grèves, à bercer dans l'enchantement des berges, des sentiers, des fontaines cristallines, la fatigue de ses membres et la tristesse de son isolement.

Il reste à citer encore des plaques décoratives, la *Charité*, la *Jardinière, Vertumne et Pomone,* etc., de charmantes assiettes à fruits et à compotes, où des mascarons alternent avec des marguerites, où les chiffres enlacés, H et D, sont maintenus par une torsade, et d'autres morceaux d'un goût très sobre et d'une élégance forte. Une élimination sévère ne ferait que donner plus de gloire à ce que l'on pourrait lui attribuer sainement. Peut-être lui resterait-il la *Nourrice*, statuette

1. André Pottier, historien de la faïence de Rouen, donne dans ses *Monuments français* inédits un procédé de moulage qu'il a trouvé dans un recueil manuscrit de la fin du XVIe siècle et qui devait se rapprocher beaucoup de celui que pratiquait Palissy. On se servait, pour préparer la composition générale, d'un plat d'étain sur la surface duquel on collait, à l'aide de térébenthine de Venise, le lit de feuilles à nervures apparentes, des galets de rivière, des pétrifications, etc. Sur ce champ on arrangeait les reptiles, poissons ou insectes qui devaient donner des pleins reliefs, et on les fixait au moyen de fils très fins qu'on faisait passer de l'autre côté du plat en le perforant avec une alêne. Puis, on moulait avec du plâtre fin.

Les œuvres attribuées à Palissy lui-même sont généralement minces, compactes et sonores. Les émaux en sont irisés.

exquise par le sentiment et touchante par la naïveté du rendu, à supposer qu'on surmoulât encore, en 1604, des originaux sortis de son atelier. A cette date, le *Journal* de Héroard, le médecin de Louis XIII, nous

FRAGMENT D'AIGUIÈRE, EN TERRE ÉMAILLÉE.

(Musée céramique de Sèvres.)

enseigne qu'un potier de Fontainebleau vendait en son magasin : le *Joueur de vielle*, le *Matamore*, et un *Henri IV* assis au milieu de sa famille.

A ce moment de la vie du Béarnais, le souvenir du vieil Inventeur des rustiques figulines ne vivait peut-être même plus. Les protestants

nous ont laissé un récit dramatique, et qui cependant ne fut jamais contredit, de la mort de leur coreligionnaire. D'Aubigné l'a racontée par deux fois, relevant surtout de hautaines paroles que, dans son cachot à la Bastille, le pauvre potier aurait adressées au roi Henri III « qui le pressoit de se convertir ». Si elles ne sont point exactes, au moins l'esprit en peut-il avoir été conservé par une tradition. Il n'y avait nulle raison de les inventer et de les attribuer à un vieillard qui ne jouait plus un grand rôle. Pierre de L'Estoile donne un récit des faits : « En ce mesme an (1590) mourust aux cachots de la Bastille de Buci maistre Bernard Palissy, prisonnier pour la religion, âgé de quastre-vingts ans, et mourust de misère, nécessité et mauvais traitemens; et avec lui trois autres femmes détenues prisonnières pour la mesme cause de religion, que la faim et la vermine estranglèrent... La tante de ce bonhomme qui m'apporta les dittes piesces y étant retournée le lendemain voir comme il se portoit, trouva qu'il estoit mort, et lui dit Buci que si elle le vouloit voir, qu'elle le trouveroit avec ses chiens sur le rempart, où il l'avoit fait traîner comme un chien qu'il estoit... »

Bernard Palissy mourut donc pour sa foi alors qu'il avait failli mourir pour son œuvre. Cet œuvre, tout de sentiment et de résolution, explique et confirme cette noble et simple histoire. Nous nous sommes cru autorisé à discuter l'attribution qu'on lui fait de tout ce qui porte des bestioles, aucune marque certaine n'autorisant des attributions qui sont allées jusqu'à la méconnaissance des costumes. Mais de tout ce qui est beau, fin, sensible, parfait de goût français et de matière, il faut continuer à dire : « Ce sont des Palissy! »

CATALOGUE ET BIBLIOGRAPHIE

Il ressort de l'étude à laquelle nous nous sommes livré sur les faïences émaillées attribuées à Bernard Palissy qu'elles n'offrent point de certitude d'origine. Aucune signature, aucun monogramme, ne permet de les distinguer et d'en dresser un catalogue absolu. Elles sont variées, nombreuses. Les plus belles sont dans les vitrines du Louvre, de Sèvres, du *South Kensington Museum*, dans les collections de la famille de Rothschild et de grands amateurs anglais.

Les prix atteints par les pièces supérieures varient aussi à chaque vente. Les citer rétrospectivement n'offrirait qu'un intérêt de pure curiosité. A la vente Fountain, à Londres, les moindres assiettes ont atteint des milliers de francs.

Le premier chapitre de cette étude offre la bibliographie qui peut guider un homme du monde. On la trouvera tout au complet dans l'ouvrage publié sur la céramique, par M. Champfleury, conservateur des collections de la Manufacture de Sèvres, chez l'éditeur A. Quantin.

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Plat à reptiles, insectes et herbes aquatiques. (Musée du Louvre.) 7
Signature de Bernard Palissy, au bas d'un reçu. (Musée de la Ville, à l'Hôtel Carnavalet.) 8
Statue en bronze de Bernard Palissy, par M. Ernest Barrias. (Square Saint-Germain-des-Près.) 9
Marque du libraire, sur la première édition de la *Recepte véritable* 13
Projet d'une grotte, d'après la Collection Destailleurs 17
Plat à fruits ajouré, au chiffre du roi Henri II. (Musée du Louvre.) 21
La Charité. Assiette émaillée. (Collection du baron Alphonse de Rothschild.) . . 25
Plat à reptiles, coquilles et feuillages aquatiques 31
Diane. Aiguière émaillée. (Musée céramique de Sèvres.) 33
Flambeau en terre émaillée. (Musée céramique de Sèvres.) 35
Bernard Palissy. (Appartenant au musée de Cluny.) 37
Plat à fruits, évidé et émaillé 39
Aiguière semée de coquilles, émaillée de jaspe. (Musée du Louvre.) 41
Hanap en terre émaillée, dans le goût des grès flamands 45
Plat à motifs aquatiques. (Collection Sauvageot, au Louvre.) 49
Moule pour terres cuites polychromes, trouvé dans les fouilles du Vieux Louvre 50
Moule pour terres cuites polychromes, trouvé dans les fouilles du Vieux Louvre 51
Moule pour terres cuites polychromes, trouvé dans les fouilles du Vieux Louvre 52
La Nourrice. Statuette émaillée, de la suite de Palissy 53
Fragment d'aiguière, en terre émaillée. (Musée céramique de Sèvres.) 55

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Pages

Résurrection de Bernard Palissy au XVIIIe siècle. — Renseignements sur la bibliographie de ses œuvres 3

CHAPITRE II

Premiers écrits de Bernard Palissy. — Son caractère apostolique et observateur 12

CHAPITRE III

Palissy publie les *Discours admirables*. — Il raconte ses mésaventures, et marque son courage indomptable 19

Catalogue et Bibliographie 57

Table des gravures 59

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

ФУНДАМЕНТАЛЬНАЯ
библиотека
Ленингр. Коммунист.
Университета
Инв. № .....

Paris. — Imprimerie de l'Art. E. Ménard et J. Augry, 41, rue de la Victoire.